

18-6-47

3.5.47



Lectures

Revue mensuelle
de
bibliographie critique

SOMMAIRE	Page
IDÉAL ET PRINCIPES	
Propos sur la critique littéraire Théophile Bertrand	129
ÉTUDES CRITIQUES	
L'agencement des scènes dans le Mi- santhrope F.-M. Charbonneau, ptre, c.s.c.	136
<i>L'Immoraliste</i> de Gide Paul Gay, ptre, c.s.sp.	143
DOCUMENTS	
L'Eglise et la mauvaise littérature (Préface de l' <i>Index</i> par le Card. Merry del Val).....	149
FAITS ET COMMENTAIRES	
<i>Arc de triomphe</i> Erich Maria Remarque	153
L'occultisme parmi nous T. B. et Paul Châtelain	153
NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES	
Volumes (Voir liste p. 3 de la couver- ture).....	155
Revue.....	191

Tome II - no 3
MAI 1947
Montréal



LECTURES

REVUE MENSUELLE DE BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

publiée par le

Service de Bibliographie et de Documentation de FIDES

Direction : Paul-A. MARTIN, c.s.c.

Rédaction : Théophile BERTRAND

Technique bibliographique : Cécile MARTIN

COMITÉS CONSULTATIFS

Doctrines et Droit canonique

Valérien BÉLANGER, ptre, D.D.C.,
professeur à la Faculté de Droit canonique de
l'Université Laval.

Jean-Fr. BÉRUBÉ, s.s.s., L.Ph.,
professeur de Philosophie au Scolasticat des
Pères du T.-S.-Sacrament, à Montréal.

Guy-M. BRISEBOIS, o.f.m., D.D.C.,
professeur de Droit canonique au Grand Sé-
minaire de Montréal.

Jean-Marie GABOURY, c.s.c.,
professeur de Philosophie au Collège de Saint-
Laurent.

Paul GAY, c.s.sp.,
professeur de Rhétorique au Collège Saint-
Alexandre.

Jacques TREMBLAY, s.j.,
professeur de Philosophie au Collège Jean-de-
Brébeuf.

Technique bibliographique

Roméo BOILEAU, c.s.c.,
professeur de *Classification systématique* à
l'École de Bibliothécaires de l'Université de
Montréal.

Marie-Claire DAVELUY,
professeur de *Bibliographie* à l'École de Bi-
bliothécaires.

Laurette TOUPIN et G. KARCH,
professeurs de *Catalographie* à l'École de Bi-
bliothécaires.

Publication autorisée par l'Ordinaire.

NOTES :

1. La revue est publiée mensuellement de septembre à juin ; en juillet et août il ne paraît qu'un seul numéro. Les onze livraisons de l'année constituent deux tomes : septembre à février et mars à juillet-août.
2. Chaque numéro comporte en couverture une table alphabétique des noms d'auteurs suivis du titre des ouvrages recensés. Le dernier numéro de chaque tome (soit celui de février et celui de juillet-août) comprend une table méthodique des sujets traités ainsi qu'une table alphabétique des ouvrages recensés dans les six derniers mois.
3. La référence bibliographique de toutes les publications mentionnées dans *Lectures* est rédigée d'après les règles de la catalographie, et dans chaque cas est indiquée la cote de la classification décimale universelle.
4. Les cotes morales en usage sont les suivantes :

M Mauvais

D Dangereux

B? Appelle des réserves plus ou moins graves, c'est-à-dire à défendre d'une façon générale aux gens non formés (intellectuellement et moralement).

B Pour adultes.

Un ouvrage dont le titre n'est suivi d'aucune de ces quatre mentions est irréprochable et peut être lu par tous.

CANADA :

le numéro \$0.25
abonnement annuel 2.50

ÉTRANGER :

abonnement annuel 3.00

FRANCE :

abonnement annuel 300 fr.

LA PROCURE GÉNÉRALE DU CLERGÉ,
5, rue de Mézières,
Paris (VI^e), FRANCE.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.



25 EST, RUE SAINT-JACQUES
MONTRÉAL - 1 *Plateau 8335

Propos sur la critique littéraire

Il ne sera sans doute pas inutile de rappeler, au début de ces réflexions, quelques passages du premier numéro de *Lectures* qui soulignent plus précisément l'esprit et les principes de notre critique littéraire.

A notre époque de libéralisme intellectuel, de laxisme des consciences et d'entreprises en *culturellisation*, le rappel des principes est plus que jamais nécessaire : il est si facile, en effet, de les oublier, ou d'accuser ceux qui leur sont *existentiellement* fidèles de les ignorer.

Voici donc quelques citations qui gardent toujours leur actualité :

« Défenseurs de l'humanisme intégral, c'est-à-dire d'une doctrine de l'homme qui loin de mépriser les richesses de la nature les surélève et les assume dans les splendeurs de la révélation et de la grâce, nous prétendons nous garder des étroitesse de conceptions littéraires valésiennes »¹.

« Dans ces perspectives, il ne surprendra personne de nous voir affirmer en tout premier lieu que notre formule d'appréciation des ouvrages n'est pas d'abord « moralisante » dans un sens desséchant, dans un sens puritain. Elle se préoccupe de l'aspect moral en raison même de son réalisme intégral, de son souci de l'universel et même par souci du beau. L'écrivain et le lecteur sont d'abord des hommes et l'esthétique ne peut supplanter la morale, comme le rêvait Renan dans *l'Avenir de la Science* : « Je conçois de même pour l'avenir que le mot morale devienne impropre et soit remplacé par un autre. Pour mon usage particulier, j'y substitue de préférence le nom d'esthétique. En face d'une action, je me demande plutôt si elle est belle, ou laide, que bonne ou mauvaise, et je crois avoir là un bon critérium ; car, avec la simple morale qui fait l'honnête homme, on peut encore mener une assez mesquine vie [...] »².

¹ Martin (Paul-A.), c.s.c., *L'esprit de nos critiques et de nos cotes morales*, dans *Lectures*, t. I, no 1, p. 8.

² Renan (Ernest), *L'Avenir de la Science*. Paris, Calman-Lévy, 1913. XX-541 p. ; p. 177. Cité dans *Lectures*, t. I, no 1, p. 9.

« L'expérience montre en effet à quelles étranges anomalies aboutissent ceux qui se laissent guider uniquement par l'idée de beauté. « Chez les Grecs, peuple très artiste, a-t-on écrit avec justesse³, le culte du beau s'est allié avec une moralité personnelle et sociale très inférieure. Chez certains esthètes modernes, la même étrangeté paraît : un raffinement excessif du goût esthétique uni à un goût singulier des plaisirs grossiers et des joies égoïstes. Et cela se comprend. Nous avons des facultés diverses tendant à des objets différents. L'homme n'est pas tout lui-même s'il n'aime pas la beauté, mais il est moins que lui-même s'il n'aime que la beauté. »

« Il est clair que nous ne prétendons en aucune façon que la rectitude de l'appétit, la droiture des intentions et l'amour de l'idéal peuvent suppléer, chez l'artiste, le talent et le travail, non plus que, dans une œuvre, la valeur esthétique. Mais, d'autre part, nous tenons fermement qu'un culte dilettante du beau, de la forme pour la forme, dans l'oubli ou le mépris des exigences de la morale, n'est pas légitime et doit être condamné »⁴.

Ces textes indiquent clairement que tout en ne minimisant pas l'importance première de la morale dans tout acte humain, nous n'oublions point pour autant l'enseignement thomiste sur les vertus intellectuelles.

Pour ce qui est de la charité intellectuelle, nous avons aussi clairement défini notre attitude. Nous nous gardons « de confondre bienveillance et complaisance, bonté et faiblesse, charité et lâcheté »⁵. D'ailleurs, la charité authentique aime le prochain dans l'ordre et la vérité. « *Amicus Plato, sed magis amica veritas.* » Elle se préoccupe au moins autant des victimes que des bourreaux, des brebis que des loups. Elle ne se confond pas avec le sentimentalisme humanitaire ou l'humanisme idéaliste d'esprits plus généreux qu'avertis.

Ainsi, la compréhension d'un auteur ne consiste pas à donner son assentiment à toutes ses fantaisies, à accepter passivement tout ce qu'il dit. « L'esprit de finesse » n'est pas le dilettantisme mou qui s'amuse à toutes les compromissions ; il peut même lui arriver, dans le « respect de la pensée d'autrui, dans l'effort constant d'approximation maximum de sa vérité », de discerner que cette « vérité » n'est quelquefois qu'un néant fleuri.

Il ne faut pas oublier non plus que nos « cotes [morales] sont une aide à la prudence d'un chacun, mais qu'elles ne prétendent pas suppléer cette prudence, après tout décisive »⁶.

³ Ponsard (Ph.), *Formation du sentiment esthétique chez les enfants*. Paris, Librairie des Catéchismes, s.d. 62 p. ; p. 6-7. Cité dans *Lectures*, t. I, no 1, p. 9.

⁴ Martin (Paul-A.), c.s.c., *L'esprit de nos critiques et de nos cotes morales*, dans *Lectures*, t. I, no 1, p. 9.

⁵ Martin (Paul-A.), c.s.c., *A nos lecteurs*, dans *Lectures*, t. I, no 1, p. 4.

⁶ Ibid., *L'esprit de nos critiques et de nos cotes morales*, p. 11.

D'autre part, n'allons pas confondre une sévérité légitime et nuancée envers certains « maîtres » de la littérature, avec le « *Nil admirari* » des philosophes stoïciens. Chacun peut constater que nos louanges sont autrement plus nombreuses que nos blâmes et assez justifiables, même si elles ne s'adressent pas aux littérateurs les plus à la mode. Si l'on veut bien dresser des statistiques comparées de nos cotes morales, on pourra découvrir que la proportion des livres étiquetés *mauvais* ou *Dangereux* est infime par rapport aux autres ouvrages. Il y a donc des œuvres que nous admirons absolument, d'autres que nous admirons à certains points de vue — *secundum quid* — tout en étant choqués de voir un vêtement princier habiller trop souvent un nabot difforme et malpropre.

Qui oserait nous blâmer de nous en prendre à Gide, par exemple ? Le passage suivant de Claudel dans sa préface de la vie de Louis Veuillot, n'est guère tendre envers ce « mauvais maître », de même qu'envers les critiques trop complaisants :

« Sous prétexte de charité et de bon goût, on accepte tout, on couvre tout de silence quand ce n'est pas d'approbation...

« On commence par faire l'éloge des ennemis de la foi, on met en lumière leurs belles qualités, on les fait asseoir, comme dans le fauteuil du photographe, sous un jour flatteur qui fera ressortir ces fronts pensifs et ces intéressantes physionomies. Puis on passera à l'examen des doctrines en insistant sur les points qui sont le mieux de nature à séduire et amadouer un chrétien. « *Quis consensus Christi et Bélial ?* » a dit autrefois un fanatique dont ce n'est pas la peine de rappeler le nom. Entre la vérité et l'erreur on se plaît au contraire à trouver autant de passages et de nuances que sur le cou de la colombe. L'apologétique a fait tout de même des progrès depuis le temps des Nicolaïtes, depuis saint Jérôme, saint Augustin et saint Bernard, depuis Bossuet et Joseph de Maistre ! Alors vient la réfutation, aussi prudente et « objective » que possible. Objectif ! Voilà le grand mot ! Avant tout il s'agit d'être OBJECTIF. Et quand le lecteur arrive à la fin du factum, il a l'impression que par rapport à la vérité chrétienne, la doctrine critiquée n'a plus le caractère d'une opposition, mais celui d'une alternative.

« Que de précautions, que de chattering, que de caresses, pour parler d'un Renan, d'un Goethe, d'un Anatole France, d'un André Gide ! Ce n'est plus l'épée ni le gourdin : c'est la plume de paon, c'est la feuille de rose, c'est le petit vent du Nord ! Ennemis de Dieu, c'est vrai, mais quels délicieux écrivains ! »

Claudel manquerait-il à ce point de charité intellectuelle ?

Serait-il si honorable d'être compté parmi les esprits forts de cette coterie qui, pour paraître libérale et bien informée, considère comme la suprême élégance de l'esprit de lire les ouvrages les plus aventureux ? « Il a lu Gide, ma chère ! » Pour parodier quelques lignes de *Si le grain ne meurt* (p. 224) : ces gens « n'oublent jamais d'être artistes (au moins dans l'ordre d'intention)

et ne pardonnent pas aux autres d'être humains ». Il est étonnant d'avoir le culot de se scandaliser, dans un milieu catholique, d'attaques contre un auteur qui a écrit des phrases aussi radicales : « J'ai beau lire et relire les Évangiles, je ne vois pas une seule parole du Christ dont se puisse justifier ou même autoriser la famille, le mariage. J'en trouve au contraire qui le nient » (Gide, *Journal*, p. 96). Et c'est là un simple échantillon de la pensée d'un des esthètes les plus pernicious qui soient !

Les témoignages contre la mauvaise littérature qui tente de grossir sa clientèle chez nous, sont si nombreux, si variés, si forts qu'il vaut la peine d'en citer quelques-uns.

« Combien j'en ai vu de ces jeunes gens dont un passage, lu un matin, a dominé, défait ou refait, perdu ou sauvé l'existence ! Balzac, par exemple, comme il a fait travailler les juges et pleurer les mères ! Sous ses pas, que de consciences écrasées ! Combien parmi nous se sont perdus, ont coulé, qui agitaient au-dessus du borbier où ils allaient périr, une page arrachée à la *Comédie humaine* ! » (Jules Vallès, auteur de *l'Insurgé*).

Victor Margueritte, l'auteur de *la Garçonne*, et beaucoup d'autres, aux écrits plutôt louches, ont au moins la décence de reconnaître l'influence néfaste du genre de « littérature » à laquelle nous nous en prenons.

Citons Gide lui-même qui, commentant le mot de Lessing : « Nul ne se promène impunément sous les palmes », disait dans une conférence : « Qu'entendre par là, sinon qu'on a beau sortir de leur ombre, on ne se retrouve plus tel qu'avant ? J'ai lu tel livre ; et après l'avoir lu, je l'ai fermé ; je l'ai remis sur ce rayon de ma bibliothèque ; mais dans ce livre il y avait telle parole que je ne peux pas oublier. Elle est descendue en moi si avant que je ne la distingue plus de moi-même. Désormais je ne suis plus comme si je ne l'avais pas connue. Que j'oublie le livre où j'ai lu cette parole, que j'oublie même que je l'ai lue, que je ne me souviennne d'elle que d'une manière imparfaite, n'importe ! Je ne peux plus redevenir celui que j'étais avant de l'avoir lue ».

Cette influence profonde des lectures sur l'esprit et le cœur, travaillant mystérieusement dans les arcanes de l'inconscient, est sans doute une des raisons pour lesquelles on trouve si peu de sages ou même de simples candidats à la sagesse parmi des gens qui ont fait pourtant de bonnes études. C'est qu'on n'est pas là en un domaine où une scolarité modèle, même jalonnée de brillants succès, suffise. Trop souvent, où l'on s'attendrait à trouver une vie authentique, on ne rencontre que le psittacisme d'un esprit facile. Intellectualisme avorté qui, loin d'être l'acte vécu de « la primauté métaphysique de l'intelligence », n'est que sa corruption dans un idéalisme oublieux du réel et de ses contingences.

Les quelques citations que nous avons tirées de *Lectures*, parmi bien d'autres, quant à l'énoncé explicite de nos principes, et auxquelles nous pourrions ajouter le rappel de critiques qui tâchent

de mettre en pratique ces principes, trouveront un heureux complément dans les réflexions suivantes sur la doctrine thomiste des vertus intellectuelles.

Il faut d'abord ne pas oublier que saint Thomas parle toujours un langage très formel et qu'il y a là un grave danger d'erreur pour ceux qui n'ont pas vraiment assimilé toute la pensée du *Doctor Communis*. L'un des signes qui indiquent qu'on en est encore à la phase livresque, parasapientielle de ses études en thomisme, c'est la citation inopportune de bris de textes, l'appel à des bribes de doctrine en rupture de ban avec la véritable pensée de saint Thomas.

Que « les vertus intellectuelles ne soient pas connexes des vertus morales », cela ne signifie pas qu'une critique intégrale, non pas simplement une analyse esthétique du texte ou sa glose obséquieuse, ne doive tenir compte de la vulgarité ou de la fausseté du sujet, de l'étalage du vice, des descriptions hasardées, de tendances manifestes, de thèses souvent évidentes sous les oripeaux de l'art et les camouflages de formules à la mode. Oserait-on prétendre qu'il suffit qu'une œuvre soit bien écrite pour que son auteur puisse se croire au-dessus de tout reproche et ses lecteurs dégagés de toute prudence ? Aurait-on l'audace d'affirmer que le prudent ne doit pas juger l'œuvre d'art en tant qu'elle intéresse la moralité ? Voudrait-on réduire les vertus intellectuelles à la seule prudence ?

Le rappel d'un seul article de la *Somme théologique* suffira à confondre ceux qui nourriront de telles prétentions.

Parlant de la vie contemplative, saint Thomas traite des rapports des vertus morales avec cette vie⁷. Voici la substance de sa pensée. Il peut y avoir deux modes de relation à la vie contemplative : l'un essentiel, l'autre dispositif. Les vertus morales ne se rapportent pas essentiellement à la vie contemplative, mais elles s'y rapportent dispositivement. En effet, les passions qui inclinent l'âme vers le sensible et les distractions de toutes sortes nuisent à l'acte de contemplation, dans lequel consiste essentiellement la vie contemplative. Or, c'est le rôle des vertus morales de brider les passions et d'éloigner les distractions. Elles disposent donc à la vie contemplative. Par conséquent (et ici nous quittons l'article de saint Thomas) elles disposent à la complaisance dans le Beau, car les beaux-arts ont un caractère spéculatif et relèvent de la contemplation.

Saint Thomas précisera plus loin, dans le même article, que les vertus morales disposent à la vie contemplative en autant qu'elles pacifient et purifient.

D'ailleurs, dans un article fort rapproché du précédent⁸, le

⁷ S. Thomæ, *Summa theologiae*. Ottawa, Studii Generalis O. Pr., 1941 ; IIa IIae, q. 180, a. 2.

⁸ Ibid., q. 169, a. 2, ad 4.

Docteur angélique parlait explicitement des responsabilités morales de l'artiste.

Tâchant d'être fidèle à toute la pensée thomiste, nous croyons, pour notre part, que c'est de l'âme tout entière de l'artiste que sourd son œuvre, mais sous l'unique régulation de l'*habitus* artistique ; que l'art est spiritualiste non par le moyen d'ajoutés extrinsèques, mais en vertu d'un ferment intérieur ; que dans son objet l'art n'est subordonné à aucune vertu, mais que dans le sujet il est subordonné au bien du sujet ; que les dispositions du sujet conditionnent l'art ; que si le prudent et l'artiste s'entendent difficilement, le contemplatif et l'artiste ont tout ce qu'il faut pour s'entendre en raison de leur communion à l'ordre transcendantal ; qu'enfin l'art et la prudence doivent s'harmoniser dans la splendeur architectonique de la sagesse.

On s'explique facilement les tâtonnements en cette délicate matière, quand on se rappelle qu'à propos d'une opinion qu'il réfute, Cajetan dit : « Cette opinion procède d'une confusion entre ce qui convient à un sujet secondairement et ce qui lui convient par définition. Il y a là une cause d'erreur en morale et dans d'autres domaines. Il arrive même aux sages de s'y tromper : *contingit etiam sapientes in his quæ sunt per accidens falli* »⁹.

Ces erreurs dans le *per accidens* peuvent venir non seulement du fait qu'on donne à l'accident l'importance de l'essentiel comme il arrive dans l'opinion à laquelle s'en prend Cajetan, mais aussi du fait qu'on ne tient pas compte du *per accidens* dans des appréciations où il entre nécessairement en cause. C'est le cas de l'acte humain, même artistique, qui ne se déroule pas dans un monde de pure essence.

En terminant, il est bon de rappeler que plusieurs des auteurs qu'on invoque souvent à l'appui de prétentions libertaires en littérature, ont témoigné, à des heures de regret et de nostalgie de l'authentique sagesse, de l'insuffisance et des misères du culte absolu de l'art. Comme les exemples abondent de vérités exprimées avec outrance mais qui demeurent cependant des vérités, je n'hésite pas à citer à ce propos le texte suivant de Baudelaire, même s'il en émane certains relents jansénistes :

« Le goût immodéré de la forme pousse à des désordres monstrueux et inconnus. Absorbées par la passion féroce du beau, du drôle, du joli, du pittoresque, car il y a des degrés, les notions du juste et du vrai disparaissent. La passion frénétique de l'art est un chancre qui dévore le reste ; et, comme l'absence nette du juste et du vrai dans l'art équivaut à l'absence d'art, l'homme

⁹ Cajetan, *In S. Th.*, IIa IIæ, q. 153, a. 3, Edition Léonine, t. X, Romæ, ex Typographia Polyglotta, S.C. De Propaganda Fide, 1899. En parlant des sages, à la fin de cette citation, Cajetan cite Aristote dans ses *Réfutations sophistiques* : cf. *Organon*, VI, les *Réfutations sophistiques*, nouvelle traduction et notes par J. Tricot. Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1939. X-154 p. 19 cm. ; p. 25-27.

entier s'évanouit ; la spécialisation excessive d'une faculté aboutit au néant. Je comprends les fureurs des iconoclastes et des musulmans contre les images. J'admets tous les remords de saint Augustin sur le trop grand plaisir des yeux. Le danger est si grand que j'excuse la suppression de l'objet. La folie de l'art est égale à l'abus de l'esprit. La création d'une de ces deux suprématies engendre la sottise, la dureté du cœur et une immensité d'orgueil et d'égoïsme... » (Baudelaire, *L'Art romantique*).

Puisse notre jeunesse continuer à se garder des fièvres d'une époque qui s'avère de plus en plus comme la liquidation d'un âge de débauches culturelles. Le paroxysme même de certains excès atteste que nous nous débattons dans les bas-fonds du « zéro de la descente ».

Théophile BERTRAND

Vous n'êtes pas seul, songez à l'immense foule des pauvres, des misérables, dont les livres terribles comme le *Bubu* de Philippe ou la *Maternelle* de Frapié vous décrivent l'enfer, et qui vivent et meurent dans les ténèbres et l'infection. Vous avez le loisir, vous avez l'intelligence, vous avez l'instruction, vous êtes le délégué à la lumière de tous ces abîmés. Que leur répondrez-vous devant Dieu quand ils vous accuseront et vous demanderont : « Qu'avez-vous fait de tous ces dons ? » Malheur à vous si vous n'en avez usé que pour épaisir encore ce Tartare par un accroissement de la nuit et de la corruption.

Claudé

La vérité n'a rien à voir avec le nombre de gens qu'elle persuade. Peu de monde aujourd'hui qui va à la messe, peu de monde aussi qui comprend Pindare ou *Parsifal*. C'est de votre âme que vous avez à répondre et non pas de celle des autres. D'ailleurs cela aussi est prédit : « Quand le Fils de l'Homme viendra, pensez-vous qu'il trouvera la foi en ce monde ? »

Claudé

Le chrétien est quelqu'un qui sait ce qu'il fait et où il va, au milieu de gens qui, pires que les bêtes brutes, ne savent plus la différence entre le bien et le mal, entre le oui et le non. Il est comme un dieu au milieu d'un peuple d'infirmes et d'alcooliques, non pas par lui-même, mais parce qu'il s'est mis en ordre avec toute la nature en se soumettant à qui il doit se soumettre. Lui seul a la liberté entre les esclaves.

Claudé

De l'aveu de tous ceux qui en arrivent, le règne de Gide est complètement révolu en France même, son influence réduite à néant. *Sic transit gloria mundi.*

L'agencement des scènes dans le Misanthrope

C'est un fait incontestable que *le Misanthrope* est le chef-d'œuvre de Molière. Il suffit de lire la pièce attentivement pour saisir la vérité des caractères et se laisser émerveiller par l'art du grand comédien. Une pièce bien faite n'a pas un strict besoin de préambule. Mais encore faut-il qu'elle soit parfaite, qu'elle soit composée. Elle l'est quand toutes ses parties se tiennent et se répondent mutuellement, se fondent en un tout indivisible.

L'on sait qu'Aristote a laissé tout un traité sur le poème dramatique, son *De Poetica*¹, dans lequel il insiste particulièrement sur ce qu'il appelle la fable, c'est-à-dire « l'assemblage des actions accomplies » par les personnages de l'action, du drame (*δραμα*, *δραμα* j'agis). Selon Aristote, on juge de la valeur d'une pièce par la manière dont les scènes se succèdent en reproduisant, en imitant, pour prendre les termes mêmes du Philosophe, les actions des hommes. « La plus importante des parties de la tragédie (il dirait de même pour la grande comédie) est l'assemblage des actions accomplies, car la tragédie imite non pas les hommes mais une action et la vie, c'est-à-dire le bonheur et l'infortune ; [...] c'est en vertu de leur caractère que les hommes sont tels ou tels, mais c'est en raison de leurs actions qu'ils sont heureux ou le contraire. Donc les personnages n'agissent pas pour imiter les caractères, mais ils reçoivent leur caractère par surcroît et en raison de leurs actions ; de sorte que la tragédie — il faudrait dire tout poème dramatique — se propose comme fin les actions et la fable ; et en toutes choses, c'est la fin qui est le principal. » Plus loin, Aristote ajoute ceci, qui explique sa pensée : « Si on met à la file des tirades qui reflètent un caractère, si bien réussies qu'elles soient sous le rapport de l'éloquence et de la pensée, on n'effectuera point ce qui est l'œuvre de la tragédie, mais on l'effectuera bien davantage avec une tragédie inférieure sous le rapport des caractères, mais ayant fable, assemblage d'actions. [...] Un autre indice, c'est que ceux qui débutent en poésie (dramatique) arrivent à l'exacte vérité dans l'élocution et les caractères avant de savoir combiner les actions. »

¹ Aristote, *Poétique* ; texte établi et traduit par J. Hardy, coll. Budé. Paris, 1932. 100 p. 20 cm.

Molière nous apparaît comme un maître dans l'art d'agencer des actions, surtout quand il compose *le Misanthrope* ou *l'Atrabilaire amoureux*. Peu de pièces ont atteint cette perfection dans la composition ou l'assemblage des scènes.

Un tableau synoptique de la pièce fera mieux voir dans quel ordre parfait et suivant quelle progression rigoureuse Molière développe son action dramatique. Remarquons que le cinquième acte n'est pas autre chose que la reprise des actes précédents. Il est un raccourci de toute la pièce, où les personnages reviennent comme pour bien montrer qu'ils sont toujours restés fidèles à eux-mêmes, aussi bien dans leur tempérament que dans la poursuite de leurs intérêts. Le cinquième acte rappelle toutes les questions déjà soulevées, mais pour leur donner une solution définitive. Les mêmes personnages réapparaissent tour à tour et dans le même ordre qu'auparavant. À mesure que l'action progresse, que la situation s'éclaircit et que le dénouement approche, on mesure mieux, comme à travers la limpidité de l'intrigue, le génie de Molière, qui sait tout unifier, tout simplifier, tout coordonner autour d'un personnage qui nous amuse souvent, qui attire notre sympathie toujours, mais qui finit par forcer notre admiration et notre pitié, à cause de son infortune.

ACTES I-II-III-IV

ACTE V

ALCESTE (le misanthrope)

- | | |
|--|---|
| 1) veut quitter tous les hommes ; | 1) veut se retirer du commerce des humains (1481-1486) ; |
| 2) est menacé de perdre son procès, malgré sa cause juste ; | 2) a perdu son procès en dépit de toute justice (1487-1489) ; |
| 3) refuse d'agir pour sa défense souhaitant perdre pour mesurer la malice des hommes ; | 3) se refuse d'en appeler, heureux de payer cher ce monument de l'injustice humaine (1540-50) ; |
| 4) se montre illogique en poursuivant Célimène qui aime tout le monde ; | 4) se montre illogique en voulant amener Célimène dans sa solitude ; |

5) attend de Célimène une explication.

PHILINTE

essaie de dissuader Alceste de ses projets,
 et montre son inclination vers Eliante
 soit pour Alceste,
 soit pour lui-même.

ORONTE

- | | |
|--|---|
| 1) vient faire louer son sonnet
par Alceste ; | 1) s'est vengé contre Alceste ; |
| 2) est blâmé par Alceste. | 2) est devenu le rival d'Alceste (sc. 2). |

ALCESTE

- | | |
|---|---|
| 1) veut que Célimène se prononce pour ou contre lui ; | 1) exige de Célimène des éclaircissements ; |
| 2) veut qu'elle renvoie les autres prétendants ; | 2) et qu'elle renvoie Oronte ; |

mais il est dérangé par

ACASTE et CLITANDRE

- | | |
|--|--|
| 1) qui provoquent la scène des portraits ; | 1) qui viennent dévoiler les billets médisants de Célimène (sc. 4) ; |
| 2) qui cherchent à connaître le choix de Célimène. | 2) qui quittent chacun Célimène. |

ARSINOË

- | | |
|--|--|
| 1) vient comme par amitié (III, 4), | 1) vient comme par amitié (1673-1682), |
| 2) blâme Célimène, | 2) blâme Célimène (1709-1711) |
| 3) flatte Alceste (III, 5), | 3) plaint Alceste (1712-1715), |
| 4) cherche à le détourner de Célimène, | 4) cherche à le détourner de Célimène, |
| 5) veut gagner Alceste à elle-même. | 5) est repoussée par Alceste. |

ÉLIANTE et PHILINTE

(IV, 1) s'entretiennent au sujet d'Alceste (1581 à la sc.3).

ALCESTE

- | | |
|--|--|
| 1) semble tenir la preuve de la trahison de Célimène (IV, 2) ; | 1) tient la preuve de la trahison de Célimène (V, 4) ; |
| 2) se tourne vers Eliante ; | 2) prend Eliante à témoin de sa faiblesse à l'égard de Célimène (1752) ; |
| 3) revient à Célimène ; | 3) pardonne tout à Célimène ; |
| 4) exige une promesse de Célimène ; | 4) exige qu'elle le suive dans son désert ; |
| 5) mais il est dérangé par son procès. | 5) mais elle s'y refuse tout à fait. |

(Dénouement)

ALCESTE

ÉLIANTE

- | | |
|---|---|
| 1) se tourne vers Eliante ; | 1) se tourne vers Philinte ; |
| 2) se déclare indigne d'Eliante ; | 2) se déclare pour Philinte ; |
| 3) fait des vœux pour Eliante et Philinte | 3) qui acceptent ; |
| 4) décide de se retirer de la société. | 4) et qui veulent retirer Alceste de son dessein de sortir de la société. |

Ce tableau synoptique offre le grand avantage de nous montrer comme le squelette de la pièce, mais nous devons approfondir ces données et faire voir comment le pessimisme du Misanthrope s'est toujours accentué jusqu'au cinquième acte, de manière à préparer le dénouement.

Acte cinquième, scène 1ère

Quand commence le cinquième acte, Alceste nous apparaît beaucoup plus intransigeant dans ses idées.

Il disait dès le début de la pièce qu'il avait conçu une « effroyable haine » pour « tous les humains » :

« Les uns, parce qu'ils sont méchants et malfaisants,

« Et les autres, pour être aux méchants complaisants »
(119-120) ;

mais à présent les hommes lui sont encore plus odieux, à cause de l'injustice dont ils l'accablent.

Alceste avouait son désir de quitter la société, mais maintenant c'est un dessein bien arrêté :

« La résolution en est prise, vous dis-je.

« (...) Je veux me retirer du commerce des hommes »
(1481-86).

En effet, tout lui donne raison contre les humains. Il se

plaignait de ce que son ami Philinte était trop complaisant, de ce que l'on osait lui intenter un procès. Il avait refusé de donner ses soins à ce procès pour voir jusqu'où pouvait aller la malice des hommes; eh bien ! les faits lui ont donné raison une fois de plus. Et non seulement son adversaire « est sorti triomphant d'une fausseté noire » (1494), mais il va jusqu'à l'accuser d'être l'auteur d'un livre abominable.

Alceste est toujours victime de son franc parler : mais à qui la faute si les hommes sont des fourbes et si les vers de ce monsieur Oronte sont mauvais ?

Il a perdu son procès : tant mieux. En le perdant, il gagne d'avoir eu raison contre les hommes.

Comment expliquer l'amour passionné d'Alceste pour la trop galante Célimène ? Il déteste toute accommodation avec le mensonge ; elle trouve du plaisir à donner le change à tous ses prétendants. C'est que Molière n'ignorait pas que l'amour est capricieux et souvent très aveugle. Remarquons toutefois, pour apprécier mieux le caractère d'Alceste, qu'au début de la pièce, il n'est pas aveuglé sur des défauts qu'il espère corriger. Mais peu à peu, et dans la mesure où il croit réaliser bientôt sa conquête, il ne semble pas se rendre compte de l'illusion qu'il caresse d'entraîner dans sa solitude Célimène, la parfaite femme du monde.

Il attendait de Célimène une franche déclaration d'amitié, une preuve d'amour. Alceste est toujours le même : il affirme davantage son tempérament fougueux dans ses amours comme dans ses opinions.

Acte cinquième, scène seconde

Au premier acte, la première scène se terminait sur une remarque bienveillante de Philinte au sujet d'Éliante en faveur d'Alceste. La même chose se reproduit maintenant, mais avec cette nuance que Philinte semble se ménager pour lui-même les bonnes grâces d'Éliante.

Oronte était venu interrompre l'entretien d'Alceste avec son ami et l'importuner avec son sonnet. Ici Oronte vient déranger Alceste et l'empêcher de causer librement avec Célimène.

Au deuxième acte, Alceste se montrait exigeant : il voulait que Célimène congédiât tous les autres prétendants. Il insiste maintenant pour qu'elle choisisse entre lui et Oronte ; mais ici encore il est dérangé par Acaste et par Clitandre.

Scènes 3e et 4e

Ces messieurs avaient provoqué la scène des portraits où Célimène avait fait étalage de son bel esprit et de son art de médire du prochain. Maintenant ils produisent des billets médisants, mais pour la confusion de Célimène, dont ils prouvent la duplicité.

Acaste et Clitandre avaient promis de rompre avec Célimène, dès qu'ils connaîtraient son refus. Au cinquième acte, ils se retiennent tous les deux, en dissimulant leur déconvenue.

Arsinoé s'était introduit brusquement auprès de Célimène, en lui cherchant querelle sous les dehors de l'amitié. Elle voudrait gagner Alceste en lui prouvant l'infidélité de Célimène. Au cinquième acte, elle reste la même, mais son jeu est plus rapide. Elle se déclare encore l'amie de Célimène, mais c'est pour lui préparer une honte plus éclatante. Elle plaint Alceste dont le mérite est méconnu. En voulant trop détourner Alceste de Célimène, elle réussit tout simplement à l'éloigner d'elle-même. L'intrigue se noue : de même que ni Acaste et ni Clitandre n'épouseront Célimène, ainsi Arsinoé ne gagnera pas les bonnes faveurs d'Alceste.

Alceste, quand il avait cru tenir la preuve de la trahison de Célimène, avait juré qu'il ne la lui pardonnerait jamais ; il s'était tourné vers Éliante, lui avait offert son cœur dans un élan d'amour où il avait accumulé les termes les plus forts. Au cinquième acte, il vient de connaître à fond l'âme de Célimène ; il sait, il voit sa duplicité, il devrait l'abandonner. Mais bien loin de donner son amitié à la sincère Éliante, il la prend à témoin, ainsi que Philinte, de son indigne tendresse pour Célimène.

Célimène, au quatrième acte, n'avait pas eu grand'peine à retourner en sa faveur la colère d'Alceste qu'elle accuse de manquer de confiance. Au cinquième acte, c'est Alceste lui-même qui excuse Célimène, alors qu'il a toutes les raisons de la blâmer et qu'elle s'accuse elle-même.

Au moment où il attendait de Célimène une preuve de son amour et de sa fidélité, Alceste avait été dérangé par un valet qui lui avait fait quitter les lieux pour une affaire de procès. Au cinquième acte, Alceste exige comme expiation que Célimène le suive dans le désert où il a juré d'aller vivre. Mais elle refuse et s'éloigne de lui ; c'en est fait, Alceste n'épousera point Célimène.

Mais alors, va-t-il épouser la sincère Éliante qu'il a déjà refusée ?

Tout au long de la pièce, les différentes scènes étaient comme liées ensemble par les entretiens d'Éliante et de Philinte, par leurs interventions auprès d'Alceste. Leur sort ne laisse point indifférent le spectateur. Molière a su éveiller, soutenir, aiguïser la curiosité de son auditoire ; il ne manquera pas de la satisfaire.

Dès le premier acte, on pouvait remarquer l'estime de Philinte pour Éliante. On comprend son désintéressement, quand on pense qu'il se croyait indigne d'elle. Toutefois, pendant que l'action progresse, nous avons bien des indices de l'amitié qui grandit entre Éliante et Philinte.

Alceste va-t-il porter une fois de plus sur Éliante l'amour qu'il avait pour Célimène ? Il le voudrait bien, mais un noble sentiment d'honneur l'en retient.

Non, le bonheur de vivre en société avec même une seule personne n'est pas pour lui. Il fait des vœux pour le bonheur d'Éliante et de Philinte. Et pour être fidèle à lui-même, il ne reste

plus à Alceste qu'une chose à faire : se montrer plus fort que son infortune :

« [...] sortir d'un gouffre ou triomphent les vices,

« Et chercher sur la terre un endroit écarté

« Où d'être homme d'honneur on ait la liberté » (1804-1806).

Heureuse de se dégager à si bon compte de l'emprise d'Alceste, Éliante accepte son refus avec empressement et s'offre à Philinte. Celui-ci pouvait-il espérer meilleure récompense pour son dévouement à l'égard de son vieil ami Alceste ? Mais une fois assurés d'eux-mêmes, ni Philinte, ni Éliante n'abandonneront le misanthrope ou l'atrabilaire amoureux : alors qu'il veut se retirer de la société des hommes, ils s'emploieront de toutes leurs forces

« Pour rompre le dessein que son cœur se propose ».

* * *

Ces quelques notes sur *le Misanthrope* exigent la lecture de la pièce ; elles sont comme la portée musicale qui n'est là que pour rappeler à l'artiste les harmonies qu'il doit évoquer.

Nous aurons remarqué comment Molière prépare minutieusement le contraste des caractères, comment il s'applique à la peinture exacte des mœurs, de manière à provoquer ce sourire de l'esprit qui est le propre des grandes comédies.

Mais quand on considère uniquement les déboires du Misanthrope, les injustices dont il souffre, la sympathie qu'il gagne et la disgrâce où il tombe ; quand on oublie le charme de la poésie et les élans pathétiques ; quand on s'applique à comprendre la détresse d'une âme noble comme celle d'Alceste, on en vient à se demander si l'on n'est pas plutôt en pleine tragédie. O l'inépuisable richesse d'un chef-d'œuvre du génie français !

Le Misanthrope, c'est une comédie pour l'esprit, mais c'est une tragédie pour le cœur.

Une telle pièce est un trésor où l'on peut puiser sans cesse « des choses anciennes et des choses nouvelles ».

Flavien-M. CHARBONNEAU, ptre, c.s.c.

Romans à lire et romans à proscrire de l'abbé Bethléem est totalement épuisé. Un supplément 1932-1946 est en préparation.

Revue des Lectures, déc. 1946, p. 1024.

M. Daniel Parker, au nom du Cartel d'Action morale et sociale, a pris l'initiative de poursuites contre les éditeurs de Miller.

Il y a, en littérature actuelle, une telle surenchère d'obscénité, de scatologie, et des manières si pédagogiques ou intéressées ou vulgaires d'en badigeonner les livres que l'on peut comprendre la nausée et la recherche d'un frein.

Jacques PERRY

L'obscénité tend, en effet, à s'ériger en formule de vie, à nous apporter, selon la manie du temps, un message.

Gaétan BERNOVILLE

L'Immoraliste d'André Gide¹

« Je hais tous les gens
à principe » (p. 164).

L'intrigue du roman tient en quelques lignes. Après son mariage avec Marceline, Michel (l'Immoraliste) devient, en plein voyage de noces en Afrique, gravement malade. Il crache le sang. Sa femme passe des nuits et des jours entiers à son chevet et réussit à le sauver, à force de dévouement tenace. Peu à peu, en effet, Michel revient à la vie en découvrant subitement que, pour guérir, il faut faire abstraction de toute autre chose que le souci de se soigner : « Pour un temps, seule ma guérison devait devenir mon étude ; mon devoir c'était ma santé ; il fallait juger bon, nommer Bien, tout ce qui m'était salubre, oublier, repousser tout ce qui ne guérissait pas » (p. 48). Rétabli, Michel rentre en Normandie, non sans musarder longuement dans les villes d'Italie qui jalonnent son retour.

Fatigué bientôt de la vie sédentaire de gros fermier normand, l'Immoraliste reprend la route avec son épouse. Cette fois, c'est elle qui est atteinte par le mal qu'il lui a donné. Au lieu de rendre à sa femme son dévouement héroïque d'autrefois, il s'acharne, poussé par un égoïsme aveugle, à la traîner de ville en ville, de village en village, jusqu'en Afrique, à l'endroit même où elle lui a sauvé la vie jadis, et il la laisse mourir toute seule, crachant le sang, alors qu'il s'amuse avec les femmes d'alentour, avec les beaux petits Arabes, avec le climat sensuel.

André Gide peut bien écrire dans la Préface :

« Je donne ce livre pour ce qu'il vaut. C'est un fruit plein de cendre amère ; il est pareil aux coloquintes du désert qui croissent aux endroits calcinés et ne présentent à la soif qu'une plus atroce brûlure, mais sur le sable d'or ne sont pas sans beauté » (p. 7).

Oui, livre de cendre amère ! Et comme l'auteur s'appelle André Gide, il se garde bien d'approuver ou de condamner :

« Je n'ai voulu faire en ce livre non plus acte d'accusation qu'apologie, et me suis gardé de juger. Le public ne pardonne plus aujourd'hui que l'auteur, après l'action qu'il peint, ne se déclare pas pour ou contre ; bien plus, au cours même du drame on voudrait qu'il prît parti, qu'il se prononçât nettement soit pour Alceste, soit pour Philinte, pour Hamlet ou pour Orphélie, pour Faust ou

¹ Gide (André), *l'Immoraliste*. Paris, Mercure de France [1902]. (Réimpr. par Simpson, 1945.) 259 p. 19 cm. (Le travail suivant renvoie aux pages de l'édition canadienne.) Voir aussi *Mes Fiches*, no 175, p. 133.

pour Marguerite, pour Adam ou pour Jéhovah. Je ne prétends pas, certes, que la neutralité (j'allais dire : l'indécision) soit signe sûr d'un grand esprit ; mais je crois que maints grands esprits ont beaucoup répugné à... conclure — et que bien poser un problème n'est pas le supposer d'avance résolu » (p. 8).

D'ailleurs, l'art a-t-il un rapport avec la morale ?

« C'est à contre-cœur que j'emploie ici le mot « problème ». A vrai dire, en art, il n'y a pas de problèmes — dont l'œuvre d'art ne soit la suffisante solution... Au demeurant, je n'ai cherché de rien prouver, mais de bien peindre et d'éclairer bien ma peinture » (p. 9 et 10).

Cette peinture paraît bien compliquée. Michel ressemble fort à André Gide. Ses idées que nous ne nous contenterons pas d'émettre, mais de critiquer, se ramènent à deux ou trois, qui sont les suivantes : la morale traditionnelle est surfaite : il faut l'abandonner, *se délivrer*, pour devenir un *caractère personnel* ; les recherches nouvelles doivent s'organiser dans le domaine des sens, car c'est dans les pires instincts que l'homme est le plus naturel.

— I —

Michel, au contact de la nature africaine et en pleine convalescence, s'aperçoit que jusqu'alors, sa vie passée d'étudiant a été fausse :

« J'en vins à mépriser en moi cette science qui d'abord faisait mon orgueil ; ces études, qui d'abord étaient toute ma vie, ne me paraissaient plus avoir qu'un rapport tout accidentel et conventionnel avec moi. Je me découvrais autre et j'existais, ô joie ! en dehors d'elles. En tant que spécialiste, je m'apparus stupide. En tant qu'homme, me connaissais-je ? je naissais seulement à peine et ne pouvais déjà savoir que je naissais...

« L'amas sur notre esprit de toutes connaissances acquises s'écaille comme un fard et, par places, laisse voir à nu la chair même, l'être authentique qui se cachait.

« Ce fut dès lors celui que je prétendis découvrir : l'être authentique, le « vieil homme », celui dont ne voulait plus l'Évangile ; celui que tout, autour de moi, livres, maîtres, parents, et que moi-même avions tâché d'abord de supprimer. Et il m'apparaissait déjà, grâce aux surcharges, plus fruste et difficile à découvrir mais d'autant plus utile à découvrir et valeureux. Je méprisai dès lors cet être secondaire, appris, que l'instruction avait dessiné par-dessus. Il fallait secouer ces surcharges.

« Et je me comparais aux palimpsestes ; je goûtais la joie du savant, qui, sous les écritures plus récentes, découvre sur un même papier un texte très ancien infiniment plus précieux. Quel était-il, ce texte occulté ? Pour le dire, ne fallait-il pas tout d'abord effacer les textes récents ?...

« Un nouvel être ! Un nouvel être !

« Mon seul effort, effort constant alors, était donc de systématiquement honnir ou supprimer tout ce que je croyais ne devoir qu'à mon instruction passée et à ma première morale » (p. 82 et 85).

Ce dédain résolu de la science, ce mépris du passé font jaillir des exclamations comme celles-ci :

« Je hais tous les gens à principes... Ils sont ce qu'il y a de plus détestable en ce monde. On ne saurait attendre d'eux aucune espèce de sincérité ; car ils ne font jamais que ce que leurs principes ont décrété qu'ils devaient faire, ou, sinon, ils regardent ce qu'ils font comme mal fait » (p. 164-165).

Au fond, Michel Gide regrette qu'il y ait derrière lui une civilisation plus de vingt fois séculaire, et que cette civilisation ait apporté avec elle toute une tradition de préceptes moraux qui ont fini par faire partie de l'air que nous respirons. Michel renie le

passé moral comme autrefois Descartes, au XVII^e siècle, contestait le *passé intellectuel* pour recommencer tout à neuf. Même si une telle attitude ne manifeste pas un orgueil colossal, elle est certainement fort imprudente et fort peu raisonnable. Qu'un homme soit sincère avec lui-même, soit ! Qu'un étudiant, sorti du collège, fasse de sa foi une conclusion personnelle, entendu ! Qu'il soit convaincu par sa conviction, et non par celle des autres, cela s'impose. Qu'il recommence — et nous le lui conseillons vivement ! — l'étude loyale et plus profonde de ses croyances religieuses, nous applaudissons !... Mais de là à se dépouiller de son passé sous le fallacieux prétexte de chercher la vérité, il y a une distance ! La raison ? C'est que *nous sommes dans la vérité*, et dans la *vérité objective*. La raison ? C'est que l'étude humble et sincère de notre foi, bien loin de nous éloigner de l'Eglise, nous attache de plus en plus à elle. Plus on connaît l'Eglise, moins on a envie d'en sortir. La raison ? C'est que le but inavoué de tous ces arrêts, de toutes ces suppressions de la morale ancienne, est la déification des instincts grossiers pour étouffer la conscience. Là plus qu'ailleurs, « l'esprit est la dupe du cœur ».

— II —

Une fois « délivré », Michel devient enfin un « caractère », un être « personnel » :

« Ceux qui nous entourent... pensent n'obtenir d'eux-mêmes rien de bon que par la contrainte ; ils ne se plaisent que contrefaits. C'est à soi-même que chacun prétend le moins ressembler. Chacun se propose un patron, puis l'imité ; même il ne choisit pas le patron qu'il imite ; il accepte un patron tout choisi. Il y a pourtant, je le crois, d'autres choses à lire, dans l'homme. On n'ose pas. On n'ose pas tourner la page. — Lois de l'imitation, je les appelle : lois de la peur. On a peur de se trouver seul ; et l'on ne se trouve pas du tout. Cette agoraphobie morale m'est odieuse ; c'est la pire des lâchetés. Pourtant, c'est toujours seul qu'on invente. Mais qui cherche ici d'inventer ? Ce que l'on sent en soi de différent, c'est précisément ce que l'on possède de rare, ce qui fait à chacun sa valeur — et c'est là ce que l'on tâche de supprimer. On imite. Et l'on prétend aimer la vie » (p. 162-163).

Que penser de toutes ces affirmations ?

Il est faux de soutenir qu'on ne devient un « caractère » qu'à condition d'éviter la ressemblance avec les autres. C'est faux dans le domaine intellectuel. C'est faux dans le domaine moral. Qui en effet peut contester la forte personnalité des grands Classiques du XVII^e siècle ? Et pourtant, qu'ont-ils fait, qu'imiter ? Leur perfection résulte de *l'imitation des anciens*, de leur pensée étroitement unie avec les génies de l'antiquité. Certes, ils ont d'abord assimilé pour produire ensuite une œuvre originale ; mais cette œuvre n'aurait pas existé sans les Anciens. La Fontaine serait-il La Fontaine sans Horace, Esopé, Phèdre ou Pilpay ?

Dans le domaine moral, est-il vrai que ceux qui suivent la morale traditionnelle sont de vulgaires copieurs qui ne méritent

que le mépris ? Evidemment, André Gide vise ici l'Eglise catholique. Si on pouvait en douter, on n'aurait qu'à se rapporter à ses *Nouveaux prétextes*, qui présentent à plusieurs reprises l'accusation d'une Eglise niveleuse, parce qu'Elle commande à tous la même foi et la même morale !

« Le christianisme s'oppose aux caractères, proposant à chaque homme un idéal commun ».

Et plus loin :

« Racine ne mériterait pas tant d'honneurs s'il n'avait pas compris, tout aussi bien que Baudelaire, l'ineffable ressource qu'offrent à l'artiste les régions basses, sauvages, fiévreuses et non nettoyées d'un Oreste ou d'une Hermione, d'une Phèdre ou d'un Bajazet — et que les hautes régions sont les pauvres. S'il atteignit lui-même aux hauts plateaux de la vertu, n'est-ce pas une secrète raison de son silence à l'apogée de sa carrière : le peu d'épaisseur qu'il trouvait aux sujets en concorde avec sa piété ? »

Voilà bien des éreintements. Nous répondons deux choses :
1. *La Grâce ne détruit pas la nature, mais la parfait.* Dans l'Eglise de Dieu, aucun saint ne ressemble exactement à un autre. Quelle différence entre un saint Thomas d'Aquin et un Jean-Marie Vianney ? L'Eglise niveleuse ? Oui, Elle arrache en nous les excroissances du péché originel pour nous rendre notre première beauté, notre première liberté.

2. Quelle injustice d'affirmer que le génie de Racine s'est éteint, lorsqu'il est revenu à la foi chrétienne ? Allons donc ! Et *Esther* ? Et *Atthalie* ? Gide ignore-t-il que cette dernière tragédie est « le chef-d'œuvre de l'esprit humain », d'après l'aveu de Voltaire, son maître ? Pourquoi n'y aurait-il de *vraiment artistique* que la description des bassesses de notre cœur ? Est-il vrai que « les hautes régions sont pauvres » ? Et Claudel ? Et Péguy ? Sont-ils méprisables parce qu'ils nous élèvent ?

Vraiment, les arguments de Gide ne peuvent leurrer que les badauds.

— III —

« Délivré », enfin devenu « personnel », Michel lancera ses investigations dans le domaine des sens. Il se dépouillera de toute morale pour suivre mieux la Nature. (O paganisme, vieux comme le monde !) Il marchera « dans une sorte d'extase, d'allégresse silencieuse, d'exaltation des sens et de la chair » (p. 65). Il cherchera à « sentir extraordinairement » (p. 67).

« Je ne prétends à rien qu'au naturel, et, pour chaque action, le plaisir que j'y prends m'est signe que je devais la faire » (p. 162)).

« La seule attention dont je fusse capable, c'était celle de tous mes sens » (p. 203).

¹ Gide (André), *Nouveaux prétextes*. Paris, Mercure de France, 1921. 325 p. 17.5 cm. P. 27.

² Ibid., p. 91.

« Ce que l'homme a dit jusqu'ici, est-ce tout ce qu'il pouvait dire ? N'a-t-il rien ignoré de lui ? Ne lui reste-t-il qu'à redire ?... Et chaque jour croissait en moi le confus sentiment de richesses intactes, que couvraient, cachaient, étouffaient les cultures, les décences, les morales.

« Il me semblait alors que j'étais né pour une sorte inconnue de trouvailles ; et je me passionnais étrangement dans ma recherche ténébreuse, pour laquelle je sais que le chercheur devait abjurer et repousser de lui culture et morale.

« J'en venais à ne goûter plus en autrui que les manifestations les plus sauvages, à déplorer qu'une contrainte quelconque les réprimât. Pour un peu je n'eusse vu dans l'honnêteté que restrictions, conventions ou peur. Il m'aurait plu de la chérir comme une difficulté rare ; nos mœurs en avaient fait la forme mutuelle et banale d'un contrat...

« J'ai les honnêtes gens en horreur. Si je n'ai rien à craindre d'eux, je n'ai non plus rien à apprendre... » (p. 223-224).

Pouvons-nous demander ici à Gide si vraiment l'humanité n'a pas connu avant lui ce domaine trouble des sens et de la volupté ? Y a-t-il du neuf à découvrir là ? N'est-ce pas l'éternel péché et l'éternelle convoitise ? D'autres avant Gide ont ressenti des sentiments « bas » en lutte avec leur intelligence ! Des milliers avant lui auraient pu signer la phrase de Michel : « Ah ! Désembarrasser mon esprit de cette insupportable logique !... *Je ne sens rien que de noble en moi* » (p. 240).

Gide a beau faire : il ne pourra jamais se débarrasser de sa logique, ancrée au fond de son cœur, non par les livres, mais par sa conscience. Il peut bien crier que tout est *noble* en lui : il est persuadé du contraire !

Quelle noblesse pour Michel de dédaigner tout ce qui n'apporte plus de joie à ses sens en délire ! de laisser mourir sa femme toute seule, parce qu'elle devient laide à force de tousser et de cracher le sang ! *O noblesse !*

Si Gide est hanté par la douceur des sens et la beauté physique, il ne l'est certainement pas par la grandeur morale. Pourquoi ce parti pris ? Pourquoi ce manque de cœur et de bon sens ? Pourquoi jeter à la tête de son pseudo-roman le verset 14 du Psaume 139 : « Je te loue, ô mon Dieu, de ce que tu m'as fait créature si admirable » ? Pourquoi s'acharner contre ce qui est beau ?

« Vous, vous n'êtes content, dit Marceline à Michel, que quand vous leur avez fait montrer quelque vice » (p. 239). (Il s'agit des petits Arabes qu'il fré-quenté.)

« Je devais bien m'avouer qu'en chaque être, le pire instinct me paraissait le plus sincère » (p. 239).

« J'ai cherché, j'ai trouvé ce qui fait ma valeur : une espèce d'entêtement dans le pire » (p. 245).

Et voici enfin l'aveu final :

« Ce qui m'effraie, dit Michel après la mort de Marceline, c'est, je l'avoue, que je suis encore très jeune. Il me semble parfois que ma vraie vie n'a pas encore commencé. Arrachez-moi d'ici à présent, et donnez-moi des raisons d'être. Moi je ne sais plus en trouver. Je me suis délivré, c'est possible ; mais qu'importe ? je souffre de cette liberté sans emploi. Ce n'est pas, croyez-moi, que je sois fatigué de mon crime, s'il vous plaît de l'appeler ainsi, — mais je dois me prouver à moi-même que je n'ai pas outrepassé mon droit » (p. 256).

Michel — et c'est la seule note consolante du livre — ne sait pas s'il est dans son droit. Ce que nous avons à faire pour

l'apaiser et le guérir intellectuellement et moralement, ce n'est pas de repasser avec lui toutes ses erreurs et de les refuter l'une après l'autre. Nous envenimerions seulement la plaie, ou — pour le moins — nous nous lancerions dans un enchevêtrement de discussions interminables. Non ! Nous proposons à Michel, à Gide, à tous les Michel de l'univers de considérer et d'étudier, sincèrement la profondeur et la cohésion de la doctrine chrétienne. Une fois pénétré de l'*authentique* religion du Christ, leurs erreurs tomberont toutes seules. Il faut d'abord montrer où nous voulons aller, plutôt que de discuter en chemin. *C'est dedans le rempart que l'on défend le mieux la citadelle.* Ce qui manque aux incroyants de toute espèce, aux chrétiens chancelants (et le R. P. Levie, s.j., vient de le démontrer magnifiquement)⁴ c'est la connaissance de l'Eglise par le *dedans*. Les catholiques qui savent « l'incommensurable profondeur du Cœur du Christ » et la somptuosité de la religion chrétienne sont convaincus que « les hautes régions sont les plus riches » ; on n'y trouve plus, certes, « les nourritures terrestres », mais Celui qui seul peut combler les parties les plus nobles et les plus élevées de notre être : l'Infini même.

Paul GAY, ptre, c.s.sp.

⁴ Levie (Jean), s.j., *Sous les yeux de l'incroyant* : 2e éd. Paris, Desclée de Brouwer ; Bruxelles, l'Édition Universelle, 1946. 302 p. 23.5 cm. (*Museum Lessianum* — Section Théologique. No 40.)

L'on jette volontiers aux détracteurs de Miller, l'accusation d'hypocrisie. Mais, s'il est en effet, une hypocrisie de Tartufe, il en est une autre du libidineux qui masquent du paravent de l'art la jouissance de son imagination satisfaite et une hypocrisie du snob dont la terreur est de paraître « pas à la page » ou « d'esprit étroit »... La vogue de Miller doit beaucoup à celle-ci et à celle-là.

Jacques PERRY

Des journalistes américains ont dit à M. Parker, qui a pris l'initiative de poursuites contre les éditeurs de Miller en France : « Si vous n'y prenez garde, vous aurez, dans quelques années, cinquante Miller français. » Nous avons déjà l'équivalent de cinquante Miller ou peu s'en faut ; je ne pense pas, d'ailleurs, que ce soit le fait de cet auteur.

Gaétan BERNOVILLE

Il faut bien voir quelle entreprise délibérée poursuit la littérature obscène d'aujourd'hui. C'est par là qu'elle se distingue de la pornographie courante, c'est là-dessus surtout que se fondent tels défenseurs de Miller pour s'élever contre la plainte en justice de M. Parker, c'est par là que les deux *Tropiques* et *Printemps noir* trouvent, auprès de trop de critiques, et non des moindres, une audience aussi grave, fervente et recueillie, que celle dont a pu bénéficier une œuvre de Bergson, par exemple, ou de Jacques Maritain.

Gaétan BERNOVILLE

L'Église et la mauvaise littérature

Ce titre, qui est de nous, convient bien à la préface qu'écrivit Son Eminence le Cardinal Merry del Val, le 9 juin 1929, pour l'Index des livres prohibés¹ revu et publié par ordre de Sa Sainteté le Pape Pie XI. Nous avons pensé que la publication de la version française de ce texte ne manquerait pas d'intéresser le lecteur.

LA REDACTION

La sainte Eglise, à travers les siècles, soutint de grandes et terribles persécutions au cours desquelles elle a multiplié, sans trêve, les héros qui scellèrent de leur sang la foi chrétienne. Mais aujourd'hui l'enfer lui livre une bataille bien plus terrible encore, d'autant plus funeste qu'elle est plus perfide et insidieuse et c'est par la mauvaise presse. Aucun autre danger plus grave ne menace l'intégrité de la foi et des mœurs. Aussi l'Eglise ne se lasse point de le signaler aux chrétiens afin qu'ils s'en préservent.

Dès les origines, bien qu'alors les écrits fussent rares parce que faisaient défaut les moyens modernes de publications, les Fidèles furent mis en garde contre les livres erronés ou immoraux. Déjà l'Apôtre des Gentils, par le zèle ardent de sa prédication, obtint que les néophytes d'Ephèse jetassent publiquement au feu les livres superstitieux². A l'exemple d'un si grand maître les pasteurs des âmes, les Souverains Pontifes surtout, n'épargnent rien pour éloigner des mauvaises lectures les hommes rachetés « non par des choses périssables, de l'or ou de l'argent, mais par le sang précieux de l'Agneau sans tache et sans défaut qu'est Jésus-Christ³ ».

Du Concile de Nicée qui interdit le

livre *Thalia* d'Arius, du Pape Anastase qui condamna les œuvres d'Origène, parce que *plus nuisibles aux ignorants et aux simples qu'utiles aux savants*, de S. Léon le Grand qui, réprouvant à Rome les écrits des Manichéens, enjoignit aux Evêques d'Espagne de s'élever contre les livres des Priscillianistes, jusqu'à la lettre récemment publiée par la Suprême Congrégation du Saint-Office contre la littérature lascive et mystico-sensuelle, il ne serait pas possible d'énumérer seulement tout ce que le Saint-Siège a fait contre les publications qui blessent les vérités de la foi ou offensent les préceptes de la morale. Qu'il suffise de rappeler ici l'institution par le saint Pontife Pie V de la Sacrée Congrégation de l'Index, les Index de livres prohibés publiés par l'autorité de Paul IV, de Pie IV, de Clément VIII, d'Alexandre VII, de Benoît XIV et de Léon XIII. Rappelons, en outre, la Constitution Apostolique *Sollicita ac provida* publiée par Benoît XIV, en juillet 1753, qui fixe et détermine la méthode à suivre dans l'examen et la proscription des livres ; l'Encyclique *Christiana reipublicæ salus* que Clément VIII adressait, au mois de novembre 1766, à tous les Evêques afin qu'ils détournent le troupeau du Seigneur confié à leur sollicitude de la lecture des livres pernicieux,

¹ Pie XI (S. S. le Pape), *Index des livres prohibés*, revu et publié par ordre de Sa Sainteté le Pape Pie XI ; nouvelle édition. Imprimerie polyglotte vaticane, 1930. XXXI-563 p. 19 cm. ; p. V-XV.

² *Actes des Apôtres*, ch. XIX, v. 19.

³ *I Epître de S. Pierre*, ch. I, v. 18 et suiv.

et la Constitution *Officiorum ac munerum* par laquelle le grand pape Léon XIII, en février 1896, promulgua les *Décrets généraux sur la prohibition et la censure des livres*⁴. Tout cela démontre abondamment combien vigilant fut toujours le Siège Apostolique Romain et quelle sollicitude il ne cesse de mettre en œuvre — nous citons les paroles mêmes de l'immortel Benoît XIV — afin de détourner les disciples du Christ de la lecture des livres capables de nuire aux esprits simples ou non avertis, de les imprégner d'opinions ou de doctrines qui portent atteinte soit à la pureté des mœurs, soit à l'intégrité des dogmes de la Foi catholique.

La sainte Eglise, à vrai dire, ne pouvait agir autrement. Constitué par Dieu maîtresse infailible et guide assuré des fidèles, pourvu à cet effet de tous les moyens nécessaires et utiles, elle a le devoir, et par conséquent le droit sacrosaint d'empêcher que l'erreur et la corruption, quel que soit leur déguisement, ne viennent contaminer le troupeau de Jésus-Christ.

Et qu'on n'allègue pas que la condamnation des livres pernicious est une violation de la liberté, une guerre faite à la lumière de la vérité, ni que l'Index des livres prohibés est un attentat permanent contre le progrès des lettres et des sciences.

Il est manifeste, tout d'abord, que nul plus vigoureusement que l'Eglise n'enseigne que l'homme est doué de liberté par le Créateur lui-même. Personne plus qu'elle n'a défendu ce *don suréminent de Dieu*, contre quiconque a osé le nier ou le diminuer en quelque manière. Ceux-là seuls qui sont infectés de cette peste morale qu'est le libéralisme peuvent considérer comme une atteinte au libre arbitre les freins mis au libertinage par l'autorité légitime, comme si l'homme, du fait qu'il est maître de ses actes, était autorisé à faire toujours ce qu'il veut. A ce propos et avec une souveraine sagesse, ce grand génie que fut Léon XIII écri-

vait : Rien ne saurait être dit ou imaginé de plus absurde et de plus contraire au bon sens que cette assertion à savoir que l'homme étant libre par nature doit être exempt de toute loi. Car, s'il en était ainsi, il s'en suivrait qu'il est nécessaire pour la liberté de ne pas s'accorder avec la raison, quand c'est tout le contraire qui est vrai, c'est-à-dire que l'homme doit être soumis à la loi précisément parce qu'il est libre par nature⁵.

Il est donc clair que l'autorité compétente, en s'opposant par une loi coercitive à la diffusion des erreurs doctrinales, toujours perniciosieuses mais plus nuisibles quand elles concernent la religion, en cherchant à retirer de la circulation les écrits aptes de leur nature à faire perdre la foi ou à corrompre les bonnes mœurs, loin de s'opposer à la liberté dont l'exercice normal consiste à choisir les moyens les plus aptes à procurer le salut éternel, garanti au contraire cette liberté et la sauve des défauts dans lesquels, par le fait de l'humaine faiblesse, elle est plus exposée à tomber.

Les livres irréligieux et immoraux sont écrits parfois en un style séduisant ; ils traitent souvent de questions qui entretiennent les passions charnelles ou flattent l'orgueil de l'esprit ; ils tendent toujours, par des artifices habiles ou de captieux sophismes de tout genre, à faire impression sur l'intelligence ou le cœur des lecteurs non avertis. Il est donc naturel que l'Eglise, comme une Mère attentive et prudente, prévienne les fidèles par ses prohibitions opportunes et les empêche d'approcher leurs lèvres de la coupe attrayante du poison.

Ce n'est donc pas par crainte de la lumière que le Saint-Siège interdit la lecture de certains livres, mais sous l'inspiration de ce zèle dont Dieu l'anime et qui ne tolère pas la perte des âmes. L'expérience elle-même nous apprend en effet, que l'homme, déchu de la justice originelle, est fortement incliné au mal et que, par suite, il a un très grand besoin de protection et de

⁴ Les deux Constitutions Pontificales *Sollicita ac provida* et *Officiorum ac munerum* furent publiées à nouveau, dans la suite, dans toutes les éditions de l'Index jusqu'à celle-ci.

⁵ *Nihil tam perversum præposterumque dici cogitative posset quam illud, hominem, quia natura liber est, idcirco esse oportere legis expertem ; quod si ita esset hoc profecto consequeretur, necesse ad libertatem esse non coherere cum ratione : cum contra longe verissimum sit, idcirco legi oportere subesse, quia est natura liber.* Encyclique *Libertas*, 20 juin 1888.

défense. D'ailleurs, à quel point il est nécessaire pour le bien public de réprimer la mauvaise presse et combien cette répression s'accorde parfaitement avec une juste liberté, les gouvernements eux-mêmes les plus civilisés l'ont amplement démontré, en ces derniers temps surtout, par leur souci de sauvegarder les lois et la tranquillité de l'ordre public avec une rigueur inconnue dans l'Eglise, en recourant même dans ce but à la censure préventive.

En outre, la valeur littéraire ou scientifique, à supposer qu'elle soit réelle, ne saurait aucunement légitimer la diffusion d'un livre contraire à la religion ou aux bonnes mœurs. Bien mieux, dans ce cas, il est à désirer que la mesure répressive soit d'autant plus efficace que plus fines sont les mailles de l'erreur, plus séduisants les attraits du mal.

Mais ce que beaucoup ne comprennent pas, ce qui pour les non-Catholiques constitue l'abus le plus grave de ce qu'ils appellent la Curie Romaine, c'est le fait, pour l'Eglise, de s'être opposée à l'impression et à l'usage de la Sainte Ecriture en langue vulgaire. Il n'y a pourtant là, au fond, qu'une simple calomnie. Pendant les douze premiers siècles, la lecture des Saintes Ecritures était très familière aux chrétiens comme on peut s'en convaincre par les homélies des Saints Pères et par les Sermons des orateurs sacrés du moyen âge. Jamais l'autorité ecclésiastique n'est intervenue pour l'empêcher. Ce fut seulement à la suite des abus des hérétiques, principalement des Vaudois, des Albigeois, des Wicléfistes et en général des Protestants (lesquels, devant le public, s'efforçaient par de sacrilèges mutilations ou d'arbitraires interprétations de textes, de trouver dans la Bible l'appui que l'histoire leur refusait irrémédiablement) que les Pontifes et les Conciles se virent contraints, à plusieurs reprises, de régler et parfois même d'interdire la publication de la Bible en langue

vulgaire. Personne, en effet, ne peut nier que beaucoup d'hérésies sont sorties de l'abus du Livre divinement inspiré. Bien plus saint Augustin affirmait déjà d'une façon générale : *Les hérésies et les faux dogmes qui trompent les âmes et les précipitent dans l'abîme ne sont nés que parce que les Ecritures, bonnes et saintes en elles-mêmes, sont mal comprises et parce que ce qu'on a mal compris en elles, est témérairement, audacieusement affirmé⁶.*

Il n'en serait pas moins injuste, cependant, de dire que l'Eglise ait jamais interdit absolument les Bibles en langue vulgaire. Il suffira pour s'en convaincre de rappeler que durant les 70 ans qui vont de l'invention de l'imprimerie à la publication de la version allemande de Luther, plus de 200 éditions de la Sainte Ecriture, dans les diverses langues vulgaires, se répandirent parmi les peuples, toutes régulièrement approuvées par l'Eglise.

Ceux qui veulent donner la Sainte Ecriture en nourriture au peuple sans aucun contrôle sont aussi les auteurs du libre examen qui est bien le principe le plus absurde et le plus ruineux qui soit. Ces faux défenseurs du Livre inspiré prennent la Bible comme l'unique source de la Révélation et lancent leurs sarcasmes et leurs insultes banales contre l'Eglise Catholique Romaine. Mais il est maintenant plus clair que la lumière du soleil qu'au milieu des systèmes les plus disparates de l'hérésie, et grâce à eux, l'intégrité canonique de la Bible, sa divine inspiration, son inébranlable vérité historique et dogmatique sont chaque jour davantage révoquées en doute et effrontément niées. Et tandis que de toutes parts les Saints Livres sont attaqués, et qui plus est, par ceux-là même qui prétendaient y trouver l'unique fondement de la vraie Foi sur lequel ils espèrent vainement unir par un lien sacré les sectes diverses de la Babylone acatholique, une seule puissance résiste et les sauve de la ruine menaçante, une seule puissance les maintient

⁶ « *Neque natæ sunt hæreses, et quidem dogmata perversitatis illaqueantia animas et in profundum præcipitantia, nisi dum Scripturæ bonæ intelliguntur non bene; et quod in eis non bene intellegitur, etiam temere et audacter asseritur.* » Tract. XVII in Ioann., I.

intactes dans leur autorité primitive, et c'est l'Eglise Romaine à qui Dieu les a confiés.

Tout cela, nous avons tenu à l'exposer en vue d'enlever toute valeur aux difficultés qui, par la manière avec laquelle elles sont proposées et soutenues, auraient pu faire une certaine impression sur l'esprit de quelque fidèle catholique. C'est, en effet, aux fils fidèles de l'Eglise que nous nous adressons ici, à ces fils dévoués qui écoutent volontiers la parole de Jésus, le Bon Pasteur, et de son Vicaire sur terre, le Pape, à ceux, en un mot, qui, hormis les cas de réelle nécessité pour lesquels le Saint-Siège a coutume de donner les dispenses opportunes, observeront toujours scrupuleusement les Règles de l'Index et s'abstiendront de lire, voire

même de conserver seulement, les livres que la sainte Eglise prohibe d'une manière ou d'une autre.

Aussi bien est-ce pour faciliter à ces fidèles l'observance de ce devoir très important, que notre Saint-Père le Pape Pie XI, glorieusement régnant, suivant les traces de tant de ses illustres prédécesseurs, a ordonné que soit faite une nouvelle édition de l'Index des livres prohibés. Cette édition, revue et opportunément retouchée, est aujourd'hui publiée munie de son Autorité Apostolique.

Du Palais du Saint-Office, en la fête du Sacré-Cœur de Jésus, le 9 juin 1929.

CAR. MERRY DEL VAL

Secrétaire de la Suprême S. Congrégation du Saint-Office.

Des lecteurs qui professent le plus grand mépris (« Pouah ! Quel style ! ») pour les livres canadiens conformes à notre âme française et catholique, doivent n'importe quoi venant d'ailleurs. Ils goinfrent le produit lépreux d'auteurs qui prônent, qui ornent et entourent parfois des paillettes du style, leurs instincts les plus bas ; qui attaquent notre foi, qui renient Dieu et les dix commandements, qui nous introduisent dans un monde de choses et de terreur ; ou de rêveurs dilettantes évadés dans un narcissisme où ils se demandent même s'ils existent. Des techniciens de la perversion, empoisonneurs d'esprits. Des êtres qui attestent leur décadence, sinon la décadence de leur civilisation. Or, si l'auteur chrétien doit peindre la vie en chrétien et ne présenter aucune thèse opposée à la vérité chrétienne, le lecteur croyant doit lui aussi lire en fonction de sa foi, avec des yeux de croyant, et rejeter les auteurs à descriptions ou à conseils pernicieux.

Marc SAMSON

Mus moins par la disparition de leur sens catholique que par la peur de ne pas paraître assez avancés ou par l'obsession d'être à la page, la plupart de nos critiques recensent des livres étrangers dix fois plus souvent qu'ils ne font le triage, pour les signaler, de nos œuvres dignes d'intérêt ou d'estime, celles qui orchestrent nos espérances. Ils glissent plus ou moins rapidement sur la cote morale. Ils ne lisent pas sub specie aeternitatis.

Marc SAMSON

Quiconque s'adonne à la littérature canadienne-française se réserve des heures savoureuses et de belles surprises. Par exemple, *Un homme et son péché* ne connut pas un grand succès de librairie mais depuis sept ans un million d'auditeurs radiophoniques se suspendent aux actions et réactions de l'avare Séraphin.

Marc SAMSON

La Revue Dominicaine,
février 1947.

Arc de Triomphe

L'ouvrage d'Erich Maria Remarque, *Arc de triomphe*, semble devoir connaître chez nous un trop bienveillant accueil, en raison de la complaisance aveugle de la critique. Nous avertissons donc aussitôt nos lecteurs qu'il s'agit là d'un livre franchement mauvais. Nous en publierons la critique le mois prochain.

L'occultisme parmi nous

Avec les quelques Témoins de Jébovab qu'il me fut donné de connaître, les adonnés à l'occultisme que j'ai pu rencontrer me paraissent être les plus tristes illustrations du fanatisme vécu. C'est même le souvenir de certaines de ces victimes d'aventures « métopsy-chiques » qui m'a permis de préciser, au cours de mes études, les notes dominantes, les caractéristiques du véritable fanatisme. J'ai compris alors qu'il était d'abord un mal de l'intelligence, qu'il était fonction de l'ignorance, des préjugés, du manque de jugement. C'est ce qui explique sans doute que les zéloteurs de ces fumisteries recrutent surtout leurs adeptes parmi certaines gens, et réussissent à les pénétrer d'un prosélytisme virulent qui est la singerie diabolique du véritable zèle apostolique.

Il a toujours existé, dans les grands centres surtout et aux époques troublées, des noyaux de contagion occulte. De nouveau s'avère ici la vérité de l'adage: « La superstition croît sur l'irrégion comme les vers sur le cadavre », et les époques de crises spirituelles sont les plus favorables à la pullulation de ces erreurs. Aussi, il n'est guère surprenant qu'on signale actuellement l'apparition de nombreux ouvrages traitant des « sciences » occultes jusque dans nos petites villes et même nos villages. Il semble donc bien opportun de publier la critique suivante d'un de ces ouvrages dont on vient de signaler la vente chez nous.

T.B.

UN TRAITÉ DE THÉOSOPHIE : L'OCCULTISME POUR TOUS¹

Comme l'indique la dédicace à Hélène Blavatsky, grande prêtresse de la trop célèbre Société de Théosophie, c'est bien de cela qu'il s'agit : l'auteur nous présente un traité succinct de théosophie.

¹ Campigny (H. de), *L'Occultisme pour tous ou la Science des Mages dévoilée*. Paris, Librairie Garnier Frères [1938]. 179 p. 19 cm.

Pour ceux qui ne connaissent pas les édifiantes querelles de famille des Théosophes (mentionnons ces vedettes : Hélène Blavatsky, Annie Besant, le Colonel H.-L. Olcott, Edouard Schure, Leabbeater, Steiner), pour ceux dont la religion est superficielle et l'esprit peu formé, c'est là un livre dangereux. Il présente de manière fort captieuse toute une théorie de l'univers, de Dieu, de l'homme, de la vie, de la mort. Se mouvant à l'aise dans un monde d'affirmations non contrôlées, développant des théories hindoues et gnostiques, y raccrochant quelques éléments de dogme et de mysticisme chrétiens, le théosophe offre aux hommes désabusés du matérialisme scientifique une doctrine élevée, mystérieuse et au premier abord cohérente : il n'est pas difficile d'être logique dans l'erreur une fois qu'on a lâché l'absolu d'un Dieu personnel et créateur pour la gnose et les avatars d'un panthéisme évolutif. Comment se grefferait là-dessus un organisme social, le droit international, l'éthique professionnelle ? on se garde bien de nous le dire.

Un optimisme dépourvu de tout sens historique et critique peut alors embrigader dans « la grande fraternité blanche » ésotérique, Thot, Moïse, Krishna, Bouddha, Pythagore, Jésus, la Kabbale, les Albigeois, les Alchimistes, Francis Bacon, Cagliostro, saint Martin, les Rose-Croix et « le dernier messager de Shambala » : Hélène Blavatsky.

Il y a de fait une « fraternité » universelle ; un esprit caustique dirait : celle des gogos. Disons plus charitablement celle des esprits éloignés, depuis des générations, des lumières de l'exotérisme chrétien et qui sont une victime facile du miroir à alouettes de la théosophie. A ces pauvres gens, comme antidote à la fièvre et au matérialisme scientifiques, on offre la stagnation et le faux mysticisme oriental.

Peut-être serions-nous surpris du nombre de ceux qui, dans notre milieu, dépourvus de philosophie, de religion vivante et éclairée, seraient victimes de cette foi théosophique comme ils le sont des théories sociales anarchiques des Témoins de Jéhovah. Pour cette foule, les appels au catéchisme de l'enfance, la théorie si apaisante de la mort, — qui n'atteint que le corps « physique » et libère le « double éthérique », — sont des lacs perfides.

Aussi comprend-on que le Saint-Office n'ait pas dédaigné de condamner explicitement le théosophisme malgré la fumisterie de ses prosélytes. (Décret du 16 juillet 1919.) Le livre que nous analysons entre d'ailleurs, dans la quatrième catégorie des livres condamnés « ipso jure » par le Canon 1399.

Paul CHÂTELAIN

Volumes

GÉNÉRALITÉS

VILLENEUVE (Card. J.-M.-R.), o.m.i.

Le Problème des Lectures. Allocution prononcée le 28 mai 1946, à l'occasion de la bénédiction de l'Immeuble Fides. Montréal, Fides, 1946. 27p. 18.5cm. \$0.15 (\$0.17 par la poste).

028

Le Cardinal n'est plus ! Il est pourtant toujours parmi nous, par le parfum de ses vertus, l'exemple d'une vie apostolique toute centrée sur le rayonnement du Christ, par la sereine résignation avec laquelle il a embrassé la croix d'un mal qui ne pardonne pas.

L'une des dernières joies de Son Eminence aura été de bénir l'œuvre de Fides, de constater, lors d'une conférence donnée à cette occasion, le merveilleux essor de la « bonne presse » au pays de Québec. Nous admirons une dernière fois la luminosité classique de cette haute intelligence, la persuasion de cette parole à laquelle il ne sera pas reproché de n'avoir pas évangélisé.

Son Eminence développe la pensée suivante : « La charité spirituelle dépasse la charité matérielle autant que l'âme dépasse le corps ». Aussi l'œuvre de la presse catholique devra-t-elle s'occuper non seulement de publier des livres de théologie, de philosophie, de science, mais encore des œuvres plus légères, même « des collections de petits romans vifs, bien écrits, honnêtes, adaptés aux divers goûts et aux différents âges ».

Puis, le Cardinal expose les vues de l'Eglise sur les obligations morales des éditeurs, sur l'organisation des bibliothèques, sur la critique littéraire.

Cette allocution nous révèle la perfection de style dont son Eminence enveloppait sa pensée, formée aux plus hautes disciplines, soucieuse de tout ce qui est *humain*.

Les Editions Fides ne sauraient trop se réjouir de la valeur de ce témoignage et de ces encouragements.

Elie GOULET

RELIGION

CHEVROT (Mgr).

L'Ave Maria. [Paris, Procure générale du Clergé, 1946.] 54p. 17.5cm. (*Les Belles Prières*, sous la dir. du R. P. Th. Deman, o.p.).

226.92

Cette brochure a pour but de nous faire connaître l'origine de l'*Ave Maria*, sa valeur doctrinale, la beauté de ses paroles.

Eudes de Sully mentionne l'*Ave* pour la première fois en 1198, dans une ordonnance synodale. Le texte usité se limitait à la première partie : la *Salutation* ; la seconde n'apparaît qu'au quinzième siècle.

La valeur doctrinale de l'*Ave Maria* est incontestable : « Marie est invoquée ici parce qu'elle fut l'ouvrage de Dieu et l'ouvrière de ses desseins. Dans le texte, le nom de Jésus est au centre de l'*Ave* ; dans le thème de la prière, sa Personne occupe le sommet ; c'est Lui que nous louons en définitive : « Béni soit le fruit de votre sein, Jésus ! » Pour le bénir nous prenons la route qu'a suivie le Verbe, descendu du sein du Père dans celui de Marie afin de nous arracher au péché. Nous nous élevons vers lui dans la société de sa Sainte Mère : nous sera-t-il défendu, en cours de route, de bénir celle qui put lui procurer une chair sans tache ? »

L'*Ave Maria* enchâsse les perles des privilèges de Marie et c'est toute la beauté de ces perles que l'auteur dégage dans ces pages. Mgr Chevrot émaille son texte des plus beaux extraits de la littérature mariale et emploie toutes les ressources de sa plume à chanter sa piété filiale envers Notre Dame.

Cette belle brochure se termine sur ces vers de Charles Péguy :

« A celle qui est la plus haute princesse
« Parce qu'elle est la plus humble femme.

« A celle qui est la plus près de Dieu
« Parce qu'elle est la plus près des hommes.

« A celle qui est infiniment sauve
« Parce qu'à son tour elle sauve infiniment. »

Jacques d'ORLÉANS

CHARPENTIER (Abbé).

A la lumière de l'éternité. Lettres aux âmes qui veulent prendre la voie de la vérité. Paris, Oeuvre populaire d'Education et de Rénovation [1945]. 134p. 19cm.

23

Ce livre, sur le ton de la causerie, s'adresse aux âmes désireuses de s'instruire des grandes vérités surnaturelles. Un coup d'œil sur la table des matières nous fixera sur le ton et la portée de l'ouvrage.

Sous le titre *Devant la question essentielle*, on constate le retour au paganisme et le peu de persistance des notions religieuses acquises au cours des études. Puis, très simplement, l'auteur répond aux questions suivantes qui forment autant de chapitres : *Avons-nous une âme ? Y a-t-il un enfer ? Quelle sera la vie du ciel ?* et autres.

Puisse ce petit volume faire tout le bien qu'on attend de lui.

André JANOËL

BESODES (Abbé Maurice-J.-B.).

La Providence maternelle de Notre-Dame. Paris, Procure générale du Clergé [1944]. 31p. 15.5cm.
232.931

Cet opuscule est vraiment une petite somme sur le sujet. L'auteur, après avoir exposé la question, étudie successivement la prédestination de Notre-Dame à être « la Providence spéciale du genre humain », les titres de la Vierge à cette vocation ainsi que le « mandat qu'elle en a reçu de Jésus » ; il nous dit ensuite « en quoi consiste cette Providence », comment elle s'exerce et en quels cas.

La démonstration s'appuie sur de nombreuses citations d'éminents docteurs et de Souverains Pontifes, parmi lesquels nous retenons Bossuet, saint Bernard, Léon XIII et Benoît XV.

Avant de terminer, l'abbé Bessodes retrace, en un puissant raccourci de sept pages, le rôle de Marie dans l'histoire de la France. Une magnifique prière pour la paix clôt l'ouvrage.

André JANOËL

BROU (A.), s.j.

Notre Mère à tous, Marie. Toulouse, Apostolat de la Prière, 1946. 169p. 19cm.
232.931

Au soir d'une vie féconde, consacrée à l'enseignement et aux travaux littéraires, le Père Brou a voulu employer à chanter Marie « les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint ». Il célèbre ici Notre-Dame, protectrice de Chartres, sa ville natale. Par ce pèlerinage dans les plaines de la Beauce, l'auteur justifie doublement son pseudonyme de « le Chartrain ».

Dans une langue limpide, imagée, forte, sans mièvrerie ni aucun faux ornement, le Révérend Père dégage le sens spirituel des principaux événements de la vie de la Sainte Vierge. Méditons, à sa suite, quelques-unes des prérogatives de notre Mère à tous, la « Reine des Anges ».

Gratia Plena : « Au moment précis où Dieu lui a donné l'être, il s'est emparé d'elle. Le Père a étendu sa main sur sa Fille bien-aimée. Le Fils, en travers du péché qui réclamait cette fille d'Adam, a interposé sa future Passion. L'Esprit-Saint a capté toutes ses puissances : et quand l'Ange viendra, c'est dans l'acceptation la plus complète du mot qu'il la saluera « pleine de grâce ».

L'Annonciation : « Quel moment que celui-là ! La divinité enveloppe la petite maison (de Nazareth)... Tous les Anges sont

là qui contemplant cette modeste fille des hommes, plus grande que le plus grand d'entre eux... »

Et le Verbe s'est fait chair : « Marie alors entra certainement dans la plus extraordinaire des extases. Elle eut la conscience de ce que l'Esprit-Saint opérait en elle, du rapprochement inénarrable qui se faisait alors de Celui qui est et de Celle qui n'était pas, du Créateur et de la créature. Elle eut la saisie, pour ainsi dire expérimentale, de l'abîme sans fond qui de soi sépare ces deux réalités, le Verbe et la chair, et de l'inconcevable acte de puissance qui les rapprochait dans l'unité de la Personne à qui bientôt elle pourra dire « Mon Fils ».

On pourrait citer indéfiniment les pages de ce beau livre, qui nous révèle l'incomparable éclat des privilèges de la Reine du Ciel.

Elie GOULET

CHAIGNE (Louis).

Histoire de Marie. Paris, Alsatia, 1946. 166p. ill. 19 cm. 232.931

Louis Chaigne s'est créé une belle renommée par ses œuvres de critique et d'anthologie ; il est d'autant plus satisfaisant de voir ce maître mettre sa plume au service de la Reine du ciel et de la terre. Comme l'auteur le dit lui-même au début du livre, « nul n'est digne d'une pareille tâche » ; mais il ajoute aussitôt avec raison : « il nous a paru qu'il y avait place pour des essais dus à des écrivains laïques et apportant en toute simplicité la somme de leur méditation et les résultats de leur expérience ».

Avec un souci constant de la beauté du style et du respect de la vérité, Louis Chaigne nous fait parcourir toutes les étapes de cette vie merveilleuse commencée humblement à Nazareth et terminée en apothéose lors de l'Assomption. Tout le long du récit, nous apprenons des faits qui ne nous sont pas souvent relatés et qui ne sont pas nécessairement authentiques (on nous en avertit), mais qui favorisent certainement la piété des lecteurs assoiffés de connaître davantage la vie de la Vierge.

Il est intéressant aussi de constater que l'auteur ne se borne pas à donner une sèche nomenclature des événements : il sait tirer profit des moindres incidents pour en faire une application au monde contemporain ; ailleurs, il nous montre que les affections humaines existent chez les plus grands saints et n'empêchent pas de vivre une union intime avec Dieu.

Roland GERMAIN

QUINARD (Claude).

Vie de la Vierge Marie. [Paris] Spes [1946]. 186p. 19cm.
\$0.90 (\$1.00 par la poste).

232.931

Voici une gerbe de fleurs : lis, roses, humbles violettes et modestes pensées. Un ruban d'azur coquettement noué resserre les tiges vertes fraîchement coupées. Avec une ferveur naïve et émue, l'auteur présente à la Vierge ce bouquet aux couleurs éclatantes.

Ces pages sont un hymne à la beauté et à la joie.

Ici, il n'y a pas même l'ombre de cette raideur, de cette tension qu'un Mauriac impose dans sa *Vie de Jésus* aux relations entre le Christ et sa Mère. Claude Quinard évoque une Vierge Marie très humaine, toute proche de notre humanité avec ses peines, ses espoirs, ses joies et ses déceptions, mais sans nos chutes et nos reprises devant le saut vertigineux qu'est l'abandon complet de notre vie à la Providence divine.

Le livre se divise en trois parties dont la deuxième est de beaucoup la plus considérable. Ce sont *la Voix de la Tradition, En marge de l'Évangile et les Voix mêlées de l'Évangile et de la Tradition.*

En des lignes vibrantes d'émotion, on revit d'abord la nostalgique mélancolie de Joachim et Anne qui ne connaissent pas la bénédiction d'un berceau : « Ils étaient jusqu'à ce jour, Anne, sa femme, et lui, deux époux vieillissants, n'attendant plus le trait d'union qui aurait dû parfaire la cohésion de leurs vies. Ils étaient ceux-là qui au soir, s'assoient devant leur porte pour essayer de dérober un peu de la vie des autres maisons, où passent des voix d'enfants. Ils étaient ceux-là qui écoutent aux fenêtres voisines en sourdine et sans le dire pour ne pas agrandir leur peine mutuelle, les tendresses des familles, afin de tromper le grand vide qui était en eux. »

C'est ensuite le récit de la vie exceptionnelle de la Sainte Vierge : « Cette vierge de quinze ans que l'on pourrait prendre pour une enfant, à qui l'on accorderait à peine les responsabilités des vies formées » sera le théâtre du premier miracle du Nouveau Testament. Et c'est la naissance de Jésus, la visite des bergers et des Mages, et bientôt c'est déjà, au soir des prédications, le partage avec le Christ du souci de la tâche immense à accomplir. Et le glaive de la douleur transpercera le cœur de la mère du Sauveur.

La Vierge Marie survivra au Christ pour continuer son œuvre, car elle fait « un » avec lui. « Elle fut choisie de toute éternité par le Verbe. Le Christ a été ce fils bienheureux « qui a façonné le visage et l'âme de sa mère ».

Ce condensé de grâce et de poésie ravit littéralement.

Elie GOULET

BARABÉ (Paul-Henri), o.m.i.

Perfection. Méthodes et modèles. Montréal, Fides ; Ottawa, Editions de l'Université, 1946. 275p. 20cm. \$1.25 (\$1.35 par la poste).

248

L'auteur de *Perfection* offre à notre méditation des pages riches de doctrine et d'onction spirituelle, en un style à la fois simple et fort. Il s'agit d'un véritable traité de la vie intérieure, de ses exigences, de ses lois et de ses mystérieuses splendeurs.

La clef de voûte de la perfection est la charité. Après avoir rappelé la primauté universelle de cette loi d'Amour, l'auteur, dans un chapitre d'une étonnante densité, nous explique que le bonheur, c'est-à-dire la perfection, est la résultante de plusieurs sommets : pour les atteindre, il faut une grande énergie, un héroïsme quotidien. Ces sommets sont les « béatitudes ».

Après avoir consacré un chapitre à la nécessité de la mortification, le Père Barabé traite de la purification passive : l'âme n'arriverait jamais à se purifier complètement, si Dieu ne la précipitait lui-même dans le creuset. On parcourt alors des lignes fort captivantes sur la purification des sens et celle de l'esprit.

Hélas ! bien des commençants s'arrêtent au seuil de la contemplation. Cet arrêt a pour cause la tiédeur, directement opposée à l'amour de Dieu et qui présente ce caractère de s'aggraver toujours. Pourtant tous sont appelés à la « perfection » du « Père » ; « toute action intérieure et extérieure, c'est-à-dire, la vertu et les bonnes œuvres, toute action devrait conduire à la vie contemplative et mystique. Les grandes âmes l'utilisent dans ce but. »

Ces pages qui mettent bien en lumière l'importance capitale de rechercher d'abord le Royaume de Dieu et l'accomplissement de sa sainte volonté, nous enseignent que notre titre de chrétien nous oblige à poursuivre la perfection.

Les derniers chapitres sont consacrés à quelques modèles de notre glorieux passé. C'est d'abord Marie de l'Incarnation, favorisée des plus grandes grâces. Voici ensuite Jeanne Mance, qui par sa force d'âme, sauve trois fois Ville-Marie, méritant ainsi le titre de seconde fondatrice de Montréal ; Mère Catherine-Aurélie, la fondatrice de l'Institut du Précieux-Sang et pour finir, Mgr Bourget, deuxième évêque de Montréal, âme apostolique dont la vie est « un continuel jaillissement vers Dieu et rayonne aussi loin qu'il y a des âmes séparées du bercail ».

Perfection est un livre à lire, à méditer et à propager.

Elie GOULET

BOISSEAU (Abbé Lionel).

Mois de Marie à Notre-Dame de la Salette. Montréal, Fides, 1946. 151p. 19cm. \$0.90 (\$1.00 par la poste).

248.159.4

Pour les premiers jours, l'auteur raconte succinctement les événements qui précédèrent et accompagnèrent l'apparition de la Salette et présente une sommaire biographie des voyants. Il rapporte aussi le message de la Vierge. Les jours suivants, il retient un mot ou un aspect du message de Marie, dont il fait l'application à notre temps et à notre pays.

Ce *Mois de Marie* sera sans doute bien accueilli. Puisse-t-il connaître la même faveur que celui consacré à Notre-Dame de Fatima.

André JANOËL

COITEUX (Ferdinand), o.f.m.

Les Louanges à Marie d'après S. Antoine de Padoue. Tr. et adaptation par le P. Ferdinand Coiteux, o.f.m. Montréal, Editions Franciscaines [1946]. 2v. 18cm. (*Mes Mardis à la radio*, 3e série) \$1.50 (\$1.60 par la poste).

248.159.4

Le Père Coiteux nous présente la 3e série de *Mes Mardis à la radio*, émissions hebdomadaires du poste C.K.A.C.

Ce qui nous frappe chez saint Antoine, c'est son imagination exubérante et fine. « A ses yeux, le créé avec ses myriades d'êtres visibles ou invisibles revêt plutôt une valeur de symbole, de figure, d'image. Dès lors, pour l'âme humaine créée à l'image et ressemblance du Verbe fait chair, tout le créé devient comme un reflet de Dieu, un miroir de ses perfections infinies, un vestige de sa toute-puissance. »

Ses sermons s'appuient principalement sur les vérités révélées dans l'Ancien et le Nouveau Testament. Mais tout sert à Antoine pour exalter Marie : la physique, la géologie, l'ornithologie, la zoologie. En effet, saint Antoine utilise toutes les ressources d'une profonde érudition pour chanter notre Mère du Ciel.

Ce sont cependant les livres saints qui lui inspirent ses plus belles pages. Voici un exemple de la manière de procéder :

« Comme le lis naît sur le bord des eaux. » (Eccli. 50, 7.)

Notez que le lis naît d'une terre inculte ; qu'il lève dans les vallées ; qu'il est odoriférant et blanc ; qu'il garde son parfum si la corolle est fermée et qu'il le répand si elle est épanouie. Il a six pétales, des fils dorés dans la corolle, et au centre le pistil ; le pistil enlève l'effet de la brûlure sur la peau.

« Le mot latin *lilium*, lis en français, veut dire comme s'il était fait de lait ou de couleur de lait ; et ce mot, *lilium* ou *lis*, signifie la Bse Marie, également d'une blancheur éclatante par la

splendeur de sa virginité : elle est née de parents humbles et chastes, Joachim et Anne dont les noms signifient levant et grâce, (comme pour indiquer que leur fille Marie est le levant de la grâce).

« ... Les fils dans la corolle du lis sont en Marie la pauvreté et l'humilité, deux vertus qui sont l'ornement de sa virginité. Le pistil au centre fut l'excellence de l'amour divin dans le cœur de Marie. Cet amour est la médecine des pécheurs brûlés dans le feu des vices. »

Les commentaires de l'auteur sur les textes de saint Antoine sont écrits dans une langue qui révèle une longue intimité avec le Docteur évangélique. *Les Louanges à Marie* nous sont présentées dans deux volumes d'une belle tenue. Les dessins modernes du tome I plaisent infiniment et l'on s'étonne de ne pas en trouver de semblables dans le tome II.

Elie GOULET

ESTIENNE (Y.).

Actualité du message de N.-D. de la Salette. Paris, Bonne Presse [1943]. 118p. 19cm.
248.159.4

Le 19 septembre 1846, la Sainte Vierge apparaissait à deux enfants de France, Maximin Giraud, onze ans, et Mélanie Calvat, quinze ans. Voici une partie du message qu'elle apportait : « Si mon peuple ne veut pas se soumettre, je suis forcée de laisser aller le bras de mon Fils. Il est si lourd et si pesant que je ne puis le retenir. Depuis le temps que je souffre pour vous, si je veux que mon Fils ne vous abandonne pas, je suis chargée de le prier sans cesse, et vous, vous n'en faites pas cas. Vous aurez beau prier, beau faire, jamais vous ne pourrez récompenser la peine que j'ai prise pour vous. Je vous ai donné six jours pour travailler : je me suis réservé le septième et on ne veut pas me l'accorder. C'est cela qui appesantit tant le bras de mon Fils. Ceux qui conduisent les charrettes ne savent pas jurer sans y mettre le nom de mon Fils. Ce sont les deux choses qui appesantissent tant son bras [...] »

Si Notre-Dame a voulu quitter son ciel pour descendre en terre de France, c'est qu'elle considère ce peuple comme « sien ». L'auteur fait l'historique du culte de Marie depuis l'époque gauloise, — alors que la tribu des Carnutes érige à Chartres un autel à « la Vierge qui doit enfanter », — jusqu'à l'apparition de La Salette.

L'actualité du Message de La Salette fut de nouveau confirmée par la terrible épreuve que vient de subir la France pendant cinq ans. « Et c'est la grande nouvelle que, dès 1846, Notre-Dame de La Salette vint apprendre à qui voulait l'entendre : mais nous étions sourds... Aujourd'hui (l'Imprimatur du livre est de

janvier 1943) seulement, le malheur, devenu catastrophe générale, nous a aidés à ouvrir les oreilles aux avertissements. »

Ces pages sombres sont marquées du pessimisme de la défaite. Il semble qu'à l'heure actuelle, un levain de ferveur chrétienne travaille le peuple de France. La Vierge de Boulogne a cheminé à travers le pays et de multiples signes d'espoir illuminent l'horizon.

Souhaitons donc que la France entière retrouve le secret de sa grandeur.

Jacques d'ORLÉANS

LAMARCHE (M.-A.), o.p.

La Vierge a visité la terre. Les merveilles de Fatima. Montréal, le Centre Dominicain, 1946. 58p. ill. 18.5cm. \$0.25 (\$0.30 par la poste).

248.159.4

Clarté, luminosité, fraîcheur de style, richesse de doctrine, présentation impeccable, tout fait de cette brochure une œuvre remarquable.

L'auteur ne nous apprend rien de nouveau sur les merveilles de Fatima. Mais le récit de la visite de la Vierge à la terre, le portrait physique et moral de Jacinthe, François et Lucie, la description des miracles du 13 septembre et du 13 octobre 1917 sont les pages les mieux finies, les plus ciselées, écrites à date sur le sujet.

Le Père Lamarche écrit des lignes infiniment profondes, riches en doctrine, lorsqu'il dégage le sens des dévotions prêchées à Fatima : dévotion à Notre-Dame du Rosaire et au Cœur Immaculé de Marie.

La brochure contient en outre des prières à Notre-Dame de Fatima, des notes sur la Confrérie du Rosaire et sur l'Association du Rosaire perpétuel, un Cantique à Notre-Dame de Fatima.

Oeuvre captivante, dont tous les détails sont soignés, et qui ne peut que satisfaire tous les lecteurs, quels qu'ils soient.

Elie GOULET

LEPRUN (Antoine), o.f.m.

Fatima. Le voile se soulève... Editions du Chant d'oiseau [1942]. 40p. 18.5cm.

248.159.4

Ces pages résument, dans un but apostolique, les épisodes merveilleux qui ont accompagné le miracle de Fatima. En 1942, Sœur Lucie de Jésus, l'unique survivante du trio privilégié, a levé un coin du voile sur les apparitions. On nous fait part ici de ces révélations.

Tous ceux qui s'intéressent à Fatima, qui nourrissent envers la Sainte Vierge une piété filiale, liront ces pages avec joie et

profit ; quant à ceux qui n'ont encore rien entendu du récit de ces apparitions, ils seront conquis par les faits que rapporte succinctement cette brochurette et ne résisteront pas à l'envie de lire des ouvrages plus complets. Ces grandioses manifestations de la Vierge n'ont pas fini d'émouvoir les croyants.

R. L.

Mois de Marie de la Médaille miraculeuse. Paris, Spes [1946], 128p. 19cm. (*Permanence mariale*) \$0.65 (\$0.70 par la poste).
248.159.4

« Vers onze heures et demie, elle (Sœur Catherine Labouré) s'entend appeler par son nom trois fois de suite ; elle entr'ouvre son rideau du côté où part la voix. Qu'aperçoit-elle ? Un enfant d'une beauté ravissante ; il peut avoir de quatre à cinq ans, il est habillé de blanc et, de sa chevelure blonde, aussi bien que de toute sa personne, s'échappent des rayons qui éclairent tout ce qui l'entoure.

« Venez, dit-il, venez à la chapelle, la Sainte Vierge vous attend. »

Ne croit-on pas lire une page de légende dorée ? Pourtant, ce n'est pas une légende, mais le récit de la première apparition de la Sainte Vierge à la Bienheureuse Catherine Labouré, dans la nuit du 18 au 19 juillet 1830. La Vierge Marie prédit à Sœur Catherine les malheurs qui devaient fondre sur la France et la chargea de faire frapper la Médaille miraculeuse.

Ce petit livre si joli dans sa toilette mariale bleue et blanche présente, pour chaque jour du mois de mai, une méditation sur les leçons de la Vierge, une prière et le récit d'une faveur obtenue grâce à la Médaille miraculeuse. On est étonné du grand nombre de protections extraordinaires attribuées à la Médaille, durant la guerre qui vient de se terminer.

Messieurs les Curés trouveront dans le *Mois de Marie de la Médaille miraculeuse* une lecture quotidienne propre à intéresser leurs fidèles durant le mois de mai.

Elie GOULET

RICHAUD (Mgr).

Marie Notre-Dame. Par Marie, avec Marie, comme Marie, pour Marie ; 3e édition revue et corrigée. Paris, Procure générale du Clergé. 35p. 16cm.
248.159.4

Par Marie, avec Marie, comme Marie et pour Marie, telles sont les grandes idées auxquelles l'auteur rattache la doctrine de son petit livre.

« Petit livre », mais qui vaut son pesant d'or. En un langage très simple, sans surcharge technique, il y est dit d'abondantes et fort belles vérités sur Notre-Dame. Doctrine consolante, accessible à tous et qui sûrement fera grand bien. Puisse donc cet ouvrage avoir tous les lecteurs qu'il mérite.

André JANOËL

GLORIEUX (Chan.).

Sois fier ouvrier. Enfant de Dieu, membre du Christ. Paris, les Editions Ouvrières [1946]. 190p. 17.5cm.

*256.61

« Notre Père qui êtes aux cieus » : nous sommes tellement accoutumés à ces paroles que nous en oublions le sens profond. Le Chanoine Glorieux dégage leur signification : nous sommes les fils adoptifs de Dieu.

Par notre filiation divine, nous devenons les membres du Christ. Qui persécute les chrétiens, persécute Jésus lui-même. Par contre, un verre d'eau, le moindre service rendu à l'un des siens est récompensé au centuple.

Et l'auteur souligne, pour les membres de la J.O.C., les obligations qu'entraîne leur titre de chrétien : « Pour mieux assurer notre apostolat, nous serons obligés d'être partout hautement, fièrement chrétiens : à l'usine, chez nous, dans nos sections, dans nos déplacements ; et ce sera pour nous un gage de perfectionnement.

« Pour réussir à nous maintenir à ce niveau, nous éprouverons le besoin de prendre plus profondément conscience, et plus continuellement contact avec Celui qui est en nous, qui vit en nous et agit par nous : avec ce Dieu qui est notre Père très doux et très aimant ; avec l'Esprit-Saint qui prie en nous et nous communique sa Charité, en même temps qu'il sanctifie ces temples que nous sommes ; avec le Christ, Notre-Seigneur, dont nous sommes les frères, dont nous sommes les enfants. »

Tous les ouvriers puiseront, dans cette lecture, lumière, joie et fierté.

Elie GOULET

Les Principaux Textes pontificaux récents. Janvier 1945-février 1946. Paris, Editions de la Fédération nationale d'Action catholique. 63p. 19cm. (Coll. *la Cité chrétienne*, Série I-Doctrine).

*262.8

L'on ne peut que louer cette initiative de publier les « textes pontificaux », qui n'auront jamais une trop large diffusion. Les enseignements que contiennent ces pages se recommandent d'eux-mêmes.

Le présent opuscule débute avec une *Lettre à l'épiscopat français* et se termine sur le *Discours aux nouveaux cardinaux*. Entre les deux, nous trouvons : deux *Allocutions au Sacré-Collège*, le *Radiomessage aux familles de France* et le *Discours sur les obligations de la femme dans la vie sociale et politique*.

André JANOËL

CARRIER (Abbé Joseph).

Le Mariage. Exposé doctrinal en tableaux synoptiques ; 4e édition. Montréal, la Famille [1941]. 153p. 23cm. \$1.50 (\$1.60 par la poste).

265.5

Qu'est ce livre ? C'est, en tableaux synoptiques, un exposé doctrinal du sacrement de mariage, principes et conséquences.

Toutes les notions sont groupées sous trois titres : 1° la doctrine catholique ; 2° les erreurs et les vices ; 3° les remèdes.

Ne demandons pas à un livre de ce genre des développements étendus ; les preuves des affirmations sont exprimées en quelques mots. Mais tout est clair et susceptible de mettre la clarté dans les esprits, la paix dans les âmes.

Au début, deux lettres couvrent de leur autorité, qui est grande, l'enseignement que ce livre contient. L'une est du bien regretté Cardinal Villeneuve, l'autre de Son Excellence le Délégué apostolique.

A. P.

VIOLLET (Abbé Jean).

La Loi chrétienne du mariage. Prescriptions et défenses. Montréal, Fides [1942]. 62p. 19.5cm. (*Editions Familiales de France*) \$0.30 (\$0.35 par la poste).

265.5

Pour adultes

Le lecteur non familiarisé avec l'œuvre de l'abbé Viollet sur l'amour et le mariage — œuvre magnifique, qu'il faut lire en entier — pourrait redouter comme devant trop d'ouvrages du même genre, une doctrine faite de préventions, de limites, bref une œuvre négative qui ne s'adresse qu'à ceux qui n'en ont pas besoin. C'est pourtant juste le contraire, et les écrits de l'abbé Viollet se caractérisent par le souci continu d'apporter quelque chose de positif et de vivant, de sauvegarder l'essentiel, dans le respect du divin et de l'humain.

La Loi chrétienne du mariage, bien que le sous-titre précise *défenses*, présente les mêmes qualités, et tous les époux et les futurs époux y trouveront l'exposé de principes nécessaires à l'épanouissement de leur amour et à la plénitude de leur bonheur.

Yves DESCHAMPS

SERTILLANGES (A.-D.).

La Vie familiale. Paris, Librairie de l'Arc [1944]. 31p.
13.5cm. (Coll. *Vies catholiques*, no 1).

*265.54

Dans la même collection et du même auteur :

2. *La Vie heureuse.*
3. *La Vie souffrante.*
4. *Les Vies sacrifiées.*

Cote de la coll. : 248(08)

Le Père Sertillanges se complaît dans les hautes sphères de la spéculation et de la méditation philosophiques. Il transpose ensuite sur un mode mineur à la portée de tous le résultat de ses méditations. Ici, il étudie la vie catholique sous l'angle de la famille, du bonheur, de la souffrance et du sacrifice.

Qu'on me permette de citer un passage marquant, suggestif, de chacune de ces parties : ces citations peuvent donner une idée et le goût de ces réflexions, de cette sérénité.

La vie familiale : « Toute famille est une Sainte Famille : tout père rappelle Joseph ; toute pieuse mère Marie, et tout enfant Jésus. Avec Noël, la chrétienté ne fête-t-elle pas ses berceaux et avec la croix ses tombes ? L'antiquité païenne figurait les générations par l'image du flambeau que se passaient les coureurs du stade : nous, chrétiens, nous nous passons le bois de la crèche, nous nous passons la croix, et, entre les deux, tout ce qui remplit la vie du divin Premier-Né, tout ce qui remplit pour nous sa vie permanente. »

Le bonheur : « Comme ces vierges ouvrantes au dedans desquelles on sculptait autrefois une crucifixion et une ascension, une âme en grâce avec son Dieu porte en soi tous les fruits de la Passion, et la gloire des résurrections y est contenue ainsi que dans sa graine. La grâce, en nous, est bien vraiment une graine d'immortalité, une semence de bonheur qui n'a plus qu'à verdier et à fleurir sous le Soleil de justice, dans la terre des vivants ».

La souffrance : « En soi, la joie est normale, la douleur ne l'est pas. Si nous portons la croix, c'est pour que la croix nous porte. Souffrir pour croître ; souffrir pour mériter ; souffrir pour expier ; souffrir pour aider ; souffrir pour Jésus-Christ et ses frères ; souffrir comme on travaille, pour gagner sa vie, cette fois sa vie éternelle, c'est notre programme. »

Les vies sacrifiées : ici, l'auteur apporte un message de réconfort à ces âmes dont les élans sont paralysés par la maladie, à toutes les victimes de la vie, innocentes, légères ou coupables. Qu'ils n'oublient pas la parole de saint Paul : « Quand je suis faible, c'est alors que je suis fort ».

Jacques d'ORLÉANS

TREMBLAY (Alfred), p.m.é.

Traqués dans la Jungle. Guerre et guérilla à Mindanao, 1941-1945. Pont-Viau, Editions Missions-Etrangères, 1946. 125p. h.-t. 21cm. \$0.75 (\$0.85 par la poste).

266(914)

L'auteur raconte, d'une plume facile et alerte, toutes les ruses que durent employer les missionnaires pour échapper aux Japonais.

L'action se passe à Mindanao. Les fugitifs vont, silencieux, dans la forêt impénétrable. Ils craignent sans cesse de tomber dans un camp ennemi. « Nous voyageons dans la boue et l'eau, tantôt grim pant en nous accrochant aux bouquets d'herbes qui percent çà et là, tantôt glissant en nous déchirant les mains aux ronces et aux épines ; soufflant comme des bœufs au labour, suant à grosses gouttes, nos chaussures usées jusqu'à la corde, les pieds enflés et l'estomac creux. « C'est dur la guerre, n'est-ce pas, Père Michaud ? » Mon confrère sourit tout en traînant ses rhumatismes. Nous aimerions à pleurer et sangloter à notre aise et boire d'un trait le calice amer de nos larmes, de ces larmes qui devaient être notre nourriture quotidienne, notre pain noir durant quatre mois ! » C'est la faim, la maladie, les poux, les sangsues, la famine...

L'auteur a eu l'heureuse idée de subdiviser les chapitres avec des citations de l'Ancien et du Nouveau Testament, qui dégagent la portée morale du texte.

Le lecteur admirera le grand courage de ces hommes qui, durant quatre ans ont souffert dans leur corps et dans leur âme, gardant toujours et malgré tout une sereine confiance en la Providence.

Elie GOULET

SCIENCES SOCIALES

TESTIS (Christian).

Anticommuniste ou communiste ? Paris, Office français du Livre [1946]. 10p. 20cm.

335.5

On a dit et répété que la propagande communiste était dynamique. On a vanté les tracts, dépliants, brochures que les tenants de cette doctrine totalitaire et égalitaire utilisaient pour répandre leurs idées subversives. On a aussi souligné l'efficace action des cellules communistes : petits noyaux de partisans fanatiques qui, sur un mot d'ordre venu de la direction du Parti, l'exécutaient avec soin et empressement. Cet actif atteste le rayonnement d'une mystique et un sens de l'organisation qui appellent l'attention des gens sérieux sur tout ce qui touche au communisme.

Un catholique français, qui fut membre de la Résistance et déporté en Allemagne, nous apporte aujourd'hui sur le sujet une brochure de dix pages à peine. Dans une première partie, il

explique pourquoi il n'est pas anticommuniste et dans une deuxième partie, il explique pourquoi il n'est pas communiste et, en conclusion, les raisons pour lesquelles il se range du côté d'une doctrine de salut basée sur la personnalité humaine et sur le respect des vérités fondamentales de la religion. Ce sont là les bases, déclare-t-il, qui permettront l'établissement de la vraie fraternité humaine.

Nos lecteurs connaissent les arguments anticommunistes, mais cette plaquette est tout de même susceptible de leur faire grand bien. Elle est écrite en un style vivant, direct, à la portée de tous. Compte tenu des exigences du milieu, le militant chrétien français s'affirme carrément pour la diffusion des principes chrétiens plutôt que pour une croisade anticommuniste. Il estime, et avec raison, que si la doctrine chrétienne est comprise et répandue, si les individus vivent leur foi, la société profitera de la formation d'hommes vaillants et de chefs énergiques jusque dans le domaine syndical ; ces vivants, ces apôtres ne s'en laisseront pas imposer par des utopies qui, même si elles reposent sur des critiques parfois assez justes, promeuvent des solutions extrêmement dangereuses, attentatoires à la liberté humaine, destructrices de la famille, démolisseuses des sociétés et des patries.

Cette brochure ne se vend que quelques sous ; elle sera difficile à vendre à l'unité, mais nos groupements sociaux ou syndicaux devront s'arranger pour l'acheter en quantité et en faire une diffusion gratuite abondante. C'est d'ailleurs la raison de cette édition à très bon marché.

R.L.

LINGUISTIQUE

MADRIGAL (Margarita et Ezequias).

Initiation à l'espagnol. Montréal, l'Arbre, 1946. 199p. 20cm.
\$1.25 (\$1.35 par la poste).

46-8

Un ouvrage d'un grand intérêt, qui emploie avec succès semble-t-il, les méthodes les plus modernes dans l'enseignement des langues.

Les auteurs ont pour but avoué de faire « penser en espagnol ». A cette fin, ils utilisent les illustrations et définissent les mots par leur contexte, n'employant les explications en français que là où elles sont indispensables.

Ce travail ne manquera pas de captiver ceux qui s'intéressent à l'espagnol.

André JANOËL

SCIENCES APPLIQUÉES

THARAX (Dr Jean).

Les Trois Ages de la Femme. Paris, la Vulgarisation scientifique [c1946]. 107p. 18.5cm.

612.6

Appelle des réserves

Malgré de bonnes remarques sur la grandeur de la maternité, sur l'union permanente des cœurs dans la vie conjugale, sur la beauté du vœu de chasteté, cet opuscule n'est pas à conseiller, parce qu'il fait totalement abstraction de la morale chrétienne et présente une vue incomplète de l'amour. Il s'y trouve aussi des exagérations évidentes, des affirmations bien osées, des passages délicats, et des citations de poètes qui risquent de scandaliser. En un mot, nous regrettons que l'on touche légèrement à des sujets aussi graves. La collection à laquelle se rattache cette brochure s'intitule *la Vulgarisation scientifique. Les Trois Âges de la Femme* sont certainement de la vulgarisation, mais est-elle scientifique ? Il est imprudent pour des médecins, si compétents soient-ils en leur domaine, de se constituer directeurs d'âmes, dans l'ignorance des disciplines fondamentales dont relève d'abord cet art souverain.

Paul GAY, c.s.sp.

ROBIN (Dr Gilbert).

Enfances perverses. Paris, la Vulgarisation scientifique [c1945]. 79p. h.-t. 15cm. (Coll. *Etudes et Documents*).
616.89-008.44 Appelle des réserves

L'auteur, neuro-psychiatre, a traité de nombreux cas pathologiques d'enfants victimes d'hérédité morbide ou d'une mauvaise éducation. Il donne ses conclusions de spécialiste, conseille des traitements du système nerveux et des glandes endocriniennes, mais fait abstraction de toute influence religieuse.

La lecture de cet opuscule sera utile à tous ceux qui ont souci des enfants anormaux et délinquants.

L. KITTEL, c.s.sp.

LITTÉRATURE

GIGNOUX (Hubert).

Jean Anouilh. Paris, Ed. du Temps Présent [c1946]. 146 p. 19cm. (Coll. *Artistes et écrivains du Temps présent*).
84-2

On parle beaucoup du théâtre de Jean Anouilh. Et il suffit d'assister à la représentation d'une de ses pièces pour expérimenter quelles abondantes réflexions elles font naître en nous. Les Compagnons ont joué, cette année, *Léocadia*. L'an dernier nous assistions au *Bal des Voleurs*, puis à *Antigone*. On a vite fait de remarquer le puissant contraste entre ces pièces. *Le Bal des Voleurs*, par exemple, à première réflexion, semblait être né d'un auteur différent de celui d'*Antigone*. Il ne serait pas du tout étonnant que plusieurs aient dit, comme je l'ai moi-même entendu un soir de *Léocadia* : « Anouilh, maintenant, je sais de quoi il en retourne, c'est bouffon ».

Le livre d'Hubert Gignoux, publié par les Editions du Temps Présent, sait nous découvrir ce qui me semble le vrai caractère du théâtre de Jean Anouilh. Hubert Gignoux ne fait pas qu'observer les personnages d'Anouilh et porter un jugement sur leurs actions. Il est beaucoup plus psychologue et plus profond. Ce qui le retient d'abord, ce sont les causes des états d'âme des personnages, de leurs crises. Il n'explique pas seulement la Sauvage, ou Eurydice, ou Antigone : il explique plus encore l'auteur lui-même. Il s'efforce d'en comprendre le caractère, les tendances, les mœurs, les croyances, la vision de la vie, des hommes, des choses et aussi de Dieu.

Voilà pourquoi la lecture du livre d'Hubert Gignoux nous apprend quelque chose. Il n'est pas aisé pour un spectateur ou un lecteur, ou encore pour l'acteur lui-même de découvrir le sens entier d'un personnage d'Anouilh. Le caractère de Thérèse, par exemple, risquera de pécher contre la réalité, si faiblement que ce soit, si l'acteur qui le joue ne remonte pas au créateur même du personnage. Il n'y a pas mille façons d'interpréter un rôle ou de comprendre une tragédie ou d'accepter une âme. Il n'y en a qu'une : la bonne. Et c'est en remontant de la source même, au dramaturge, que nous boirons à la vérité qu'il nous propose.

C'est ce qu'a fait Hubert Gignoux.

Pour en convaincre, je ne citerai qu'un passage : « On parle trop du désespoir quand on parle d'Anouilh. On s'arrête à mi-chemin. Ce sont les causes de ce sentiment qui importent ».

Et combien clair et ramassé est le résultat de cette recherche : « En définitive, j'en vois deux (les causes du désespoir) : l'une est intérieure à l'homme désespéré, c'est ce que j'appelle la capitalisation des fautes, la conservation du passé, l'impossibilité d'oublier ou d'être pardonné. L'autre est extérieure : c'est à la fois, la solitude et le contact, vouloir et ne pas vouloir communiquer ni partager, c'est la menace constante que l'ordre social par l'intermédiaire de l'argent, fait peser sur l'individu, c'est l'échec de l'amour, la victoire de l'habitude. Mais ces données elles-mêmes ne prennent leur sens que par comparaison avec un idéal : la pureté de l'enfance ». Et ainsi de suite.

En conclusion, *Jean Anouilh* d'Hubert Gignoux nous permet une communion plus intime avec ce théâtre si nouveau et si prestigieux. Il nous procure, pour le comprendre, l'échange de contact, indispensable, comme pour goûter la vie, la brise du printemps.

Suzanne MELOCHE

SCHNEIDER (Reinhold).

Grandeur de Corneille et de son temps. Traduit par Maurice de Gandillac. Paris, Alsatia, 1943. 155p. 19.5cm. \$0.80 (\$0.85 par la poste).

84-2

Une belle et traditionnelle étude sur un vieux sujet. La critique contemporaine qui, par peur du « ressassé », participe à l'hermétisme des œuvres qu'elle analyse, nous a déshabitués des livres aussi clairs que celui-ci.

On est agréablement surpris d'y lire une pensée réfléchie en un langage qui — ô scandale ! — reflète des règles et des usages qui ne sont plus de mise dans notre siècle.

La position de l'auteur est en somme la même que celle de Lanson. Les héros de Corneille sont moins les héros d'un devoir codifié que ceux d'une volonté surélevée par un idéal de gloire et d'honneur, ou simplement de force. Il y aurait là une création très artificielle, un panache à la Cyrano, si le « bonhomme Corneille », dans son génie austère, n'avait pas été convaincu du pouvoir presque illimité de la volonté humaine.

Faut-il voir là une France — de 1630 à 1650 — pétrie d'esprit espagnol ? C'est ce que ne dit pas le livre de Schneider, mais qui a été formulé d'une manière explicite par M. Lanson.

Paul CHÂTELAIN

BALZAC (Honoré de).

Le Médecin de campagne (avec Introduction et notes de M. le chan. Arthur Sideleau). Montréal, Lumen [c1946]. 268p. 20cm. (Coll. *Humanitas*) \$1.50 (\$1.60 par la poste).

84-3

Pour adultes

Les Editions Lumen ont publié récemment : *le Médecin de Campagne*, d'Honoré de Balzac. M. le chanoine Arthur Sideleau, doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Montréal, en a fait une intéressante et très pertinente introduction. Et sans aucun doute il faudrait être prétentieux pour chercher à infirmer en rien les éminentes qualités d'observateur et d'écrivain de l'auteur de *la Comédie humaine*. On nous permettra cependant de nous en prendre au Balzac du présent roman d'un tout autre point de vue que celui du style ou de la fine analyse psychologique.

Si bien intentionné qu'ait été ici Balzac, nous ne voyons pas que son récit soit parfait du point de vue chrétien. Non pas que la conduite de ce médecin de campagne ne soit exemplaire, ni que les considérations touchant la religion catholique n'y soient fort respectueuses, mais le point central nous paraît toujours absent. Rien d'étonnant à cela pour qui connaît l'écrivain et le milieu. Toute sa théologie chrétienne, Balzac l'a mise dans cette phrase du curé du village : « Messieurs, dit l'abbé Janvier, la religion ne sent et ne se définit pas ». Or on sait trop ce que signifie ce « sentir » dans la langue du temps. Il n'a rien à voir avec les expériences des mystiques, et n'implique rien de plus que les explosions sentimentalistes et humanitaires d'un Rousseau, ou encore celles du Lamartine des *Confidences*.

Le livre traîne aussi en longueurs et les tirades patriotiques qui le remplissent, sans oublier les histoires militaires et les extraits de l'épopée napoléonienne, nous distraient du thème central plutôt qu'ils ne nourrissent notre intérêt.

Reconnaissons donc à Balzac la place qu'il mérite dans le Panthéon des hommes de lettres, mais n'attendons pas du *Médecin de Campagne* un remède à nos maux d'aujourd'hui, ni même à ceux que traînera toujours avec elle l'humanité ici-bas. Balzac nous peint des hommes, mais il n'en guérit aucun.

Suzanne MELOCHE

BERNAGE (Berthe).

Mamie soleil. Roman. Paris, Alsatia, 1945. 198p. 19cm.
(Coll. *les Nouveaux Romans*) \$0.80 (\$0.85 par la poste).

84-3

« Sylvette Ladouceur colla son front à la vitre et regarda la cour où rôdait furtivement un chat.

« Ce Paris ! Jamais de soleil. Les maisons avalent le ciel. J'étouffe, je m'ennuie. L'appartement est tellement bien rangé. On n'ose même pas pousser une chaise. Et les gens, les gens ! Du bœuf bouilli... Oui, Mamie Soleil disait ça en parlant des personnes trop sages : « C'est comme du boeuf bouilli. S'il fallait en manger tous les jours... »

Comme l'on comprend la tristesse de Sylvette. Elle vient de perdre sa grand-maman, Mamie Soleil. Elle s'est épanouie auprès d'elle, telle une fleur sauvage. Elle a grandi sous le beau ciel du Midi. Son âme s'est ouverte à la beauté des fleurs, aux gazouillis des oiseaux, aux murmures des sources, aux palpitations de la lumière. Elle avait appris de Mamie Soleil à prier, non pas avec des « mots en carton », mais avec des mots bien à elle.

Les cousins de Paris avaient décidé d'adopter ce petit grillon du midi. La petite moricaude aux yeux couleur de châtaigne s'était retrouvée au milieu des cousins : « Georges qui ne dit pas trois mots, Madeleine qui a le genre d'une dame de quarante ans, André à qui sa bouche entr'ouverte donne l'air bête, Robert trop joli qui ressemble à un mannequin de tailleur, Charlotte qu'on traite encore en bébé à douze ans. Tous, ils ont des yeux en verre bleu, des cheveux beige : moi, j'appelle ça beige. Qu'ils sont ennuyeux ! » Sylvette, contrariée dans tous ses goûts, se sent devenir égoïste et méchante.

Puis, grâce à Georges, cette âme d'élite qu'elle méconnaît pour le moment, le petit grillon aura sa chambre, étudiera le dessin et la peinture dans le quartier Montmartre, connaîtra la joie d'aimer et bientôt le chagrin amer de la trahison.

Sylvette a aussi découvert que ses cousins de Paris, sous leur froideur apparente, cachent chacun un cœur qui souffre. Elle souffre atrocement de constater que François Villebois a joué auprès d'elle la comédie de l'amour. Cependant, elle oublie sa propre

souffrance pour ramener la joie chez ses cousins. Elle sera véritablement le grillon qui porte bonheur : Octave, le père des cousins, consentira à se réconcilier avec la mère de sa femme, ce qui aidera à la guérison de celle-ci ; André soignera sa surdité ; Madeleine, oubliant un premier amour malheureux, se mariera. Et, Georges, Georges et Sylvette : il faut lire Mamie Soleil si l'on veut connaître la fin de ce roman.

Cette œuvre nous révèle une fois de plus l'art incomparable de Berthe Bernage. En quelques lignes, elle suggère tout un paysage. Quelques traits, et une physionomie surgit, frémissante de vie. Quelques touches délicates, et une âme s'éveille à la joie ou à la douleur.

Mamie Soleil est peut-être le plus beau livre de Berthe Bernage.

Jacques d'ORLÉANS

CAMI.

Krik-Robot, « détective-à-moteur ». L'énigme des 5 pavillons. [Paris] Editions Paul Dupont [c1945]. (Distr. par les Editions Fernand Pilon, Montréal.) 109p. ill. 19.5cm. \$0.60 (\$0.65 par la poste).

84-3

Puissante satire d'un genre qui compte de nombreux adeptes : le roman policier.

« Un coup de feu retentit...

« L'homme s'écroule un poignard planté en plein front. » Voilà le premier chapitre du livre. Avec une habileté consommée l'auteur démêle l'écheveau de cette énigme sans un accroc à la vraisemblance, exception faite pour cette véritable « machine-à-déductions » : *Krik-Robot*.

Dans toute histoire de détective qui se respecte, les soupçons s'accumulent sur le même individu. Les canons du roman policier exigent que celui sur lequel tombent d'abord les soupçons ne soit pas le véritable coupable. On est, ici, fidèle à cette règle.

L'homme a été assassiné dans un parc où sont bâtis cinq pavillons. Il a été frappé par un coupe-papier-poignard qui appartient à l'un des cinq locataires, le romancier Xavier des Brouillards. La chose est évidente pour l'inspecteur Grimaud : on tient le coupable en la personne du romancier. Pour comble de malheur, Xavier des Brouillards découvre dans son bureau le cadavre de Tristan Corbillat : il est étendu sur le plancher, le coupe-papier-poignard fiché en plein cœur. L'inspecteur croit alors de son devoir de passer les menottes à l'écrivain.

Pendant ce temps, le Professeur Archimède et son invention *Krik-Robot* ont fait du bon travail, et ils ont réussi à s'emparer du coupable du deuxième assassinat : le jardinier Joseph Buteau. Quant à l'auteur du premier meurtre... Mais n'allons pas enlever

tout intérêt à ce livre. Qu'il suffise de dire que le romancier est rétabli dans son honneur et son innocence.

Cette satire, respectueuse de toutes les lois du genre, est du plus haut comique. Elle déridera les plus moroses.

Elie GOULET

MOREAU (Abel).

La Lumière des hommes. Roman. Paris, les Editions Nouvelles [c1946]. 195p. 18.5cm.

84-3

Roman d'une psychologie profonde : celle de la lutte d'âmes converties. Comme fond, un décor imposant de splendide et sévère grandeur : le roc abrupt d'une colline que surmontent les ruines d'une abbaye, la flèche d'une austère basilique. Ce « cosmos » s'harmonise parfaitement au caractère du héros : un grand génie de la sculpture.

Fièrement campé dans son orgueil de nouveau converti, ce Titan du ciseau oublie que la Foi que ne réchauffe pas l'Amour est œuvre de mort... On assiste au conflit de deux spiritualités : celle de la Foi non vivante, qui prétend se suffire dans la montée vers Dieu ; celle de l'Amour enveloppant la Foi, l'unique vraie voie. Des âmes royalement belles s'affrontent pour se séparer au choc de vies incompatibles. Le dénouement les fusionnera dans l'Amour.

Le style a la magnificence du panorama qu'il décrit, la beauté des âmes qu'il fait vivre. Il sait se hausser à la splendeur religieuse et condescendre à la belle simplicité des humbles créatures. Enfin, c'est là un roman qui marie heureusement action et description : celle-ci sans tournure languissante, celle-là exempte de cette fébrilité par trop XXe siècle.

Gabrielle BADEAU

SERGE (Victor).

Les Derniers Temps. Roman. Montréal, l'Arbre [c1946]. 2v. 19.5cm.

84-3

Mauvais

Cette photographie implacable du chaos qu'a connu la France en 1940 se développe en deux volumes d'une écriture et d'une typographie très denses. C'est dire que la lecture en est laborieuse. Pourtant, on poursuit, parce que le style est d'une force, d'une plénitude et d'une variété qui enchantent. On poursuit aussi parce que cette boue que l'on accumule et que l'on remue et qu'on analyse sous nos yeux, on veut croire qu'elle n'était pas, même alors, toute la France et que d'un tableau à l'autre, d'une page à l'autre, on espère voir surgir des personnages qui ne soient ni des assassins, ni des pleutres, ni des dévoyés, ni des révolutionnaires, ni des nihilistes. Il devait pourtant en rester !

Peut-être, si l'auteur eût promené son observation chez des Français d'une autre qualité, les tableaux eussent-ils été aussi horribles ; mais l'épreuve eût au moins pris à leurs yeux un autre sens. Loin de moi l'idée d'accuser la France d'avoir mérité ce cataclysme : trop d'autres pays ont péché, à qui les affres de l'envahissement et de la division intestine ont été épargnées. Cependant, en écartant toute comparaison avec le sort de ses adversaires et de ses alliés, auxquels la Providence demandera tôt ou tard de régler leurs comptes, la France chrétienne se devait d'adorer et d'implorer la volonté divine, même au sein de sa douleur immense. Et nous savons qu'elle l'a fait. Mais les manifestations de la piété française n'ont pas laissé dans l'ouvrage qui nous occupe plus de trace que l'ombre d'une ombre.

C'est certes l'affaire d'un littérateur de choisir le milieu de son action ; mais, précisément parce que Kibaltchic a prêté à ses personnages des préoccupations idéologiques, il faut bien conclure que le tableau qu'il brosse de la France de 1939-40 est incomplet quand il fait abstraction de la réaction catholique.

D'ailleurs, les héros des *Derniers Temps* sont des spécialistes des révolutions. Hasard ? Nombre d'entre eux se sont trouvés en Russie, en France, en Espagne, successivement, au moment même des coups de main. Cependant, ne les croyez ni bolchevistes ni socialistes. Ce sont des doctrinaires, comme Thivrier et Ardatov, qui s'en défendent en ironisant (p. 91, t. 1er). On peut dire qu'ils sont revenus de tout. A Florine Thivrier, qui s'informe : « Et notre heure viendra ? », Ardatov répond : « Très probablement ». Ce que cette heure signifie, on voudrait bien le savoir, car toutes les théories sociales viennent d'être hâtivement examinées et condamnées par ce même Ardatov (p. 91 et 92). On redoute que cette « heure » soit celle de la révolution générale, pour laquelle tous ces personnages semblent nourrir un faible.

Hélas, oui, philosophie et mœurs des *Derniers Temps* sont presque en tous points détestables : fatalisme, nihilisme et impudeur absolue bousculent sous nos yeux des scènes d'horreur et de stupre.

Mais le style est une magie. Il rend avec une fidélité à peu près constante une pensée vigoureuse, neuve et souvent poétique. Ainsi : « On apprend avec le temps que le présent a moins de réalité que la durée et que ce que l'on croit le passé survit et continue de mille façons tenaces. Le futur met sur nos épaules des mains inexorables ou bienfaisantes et déjà nous entraîne quand l'instant nous paraît simple et stable » (p. 97). Nous rapprocherions volontiers une telle réflexion de notre conception du patriotisme. N'est-ce pas parce que notre passé a été ce qu'il fut que nous demeurons, nous, de culture française et de croyance catholique, en dépit des circonstances hostiles ? Et ne demeurons-nous pas tels parce que nous ne représentons qu'un chaînon entre ce passé de nos pères et l'avenir de nos enfants ?

Pourtant, l'auteur des *Derniers Temps* n'apprécie que l'homme sans patrie, abstraction faite d'une pointe de tendresse, à peine perceptible, pour la Russie. Il ne veut, comme hymne de ralliement, que l'Internationale : « Une clameur monta, l'Internationale ! *Cela fit du bien* » (p. 224, t. 1er). Son espérance ? Une nouvelle humanité née des ruines de l'autre. Tout compte fait, Kibaltchic veut en arriver à un paradis qui suivrait une fin du monde, mais il n'aime pas se fier à la Providence pour l'assurer. Il n'estime meilleur que ses semblables que l'homme insoucieux de l'argent. Il ne distingue dans le monde « aucune clameur de foi ». Il faudrait, pour le croire, oublier, entre autres, la parole du Pape.

La prédilection de Kibaltchic va vers le chaos, le suicide, le meurtre, la haine. Il excelle à traduire l'angoisse. Toute l'inquiétude humaine, il l'exprime, mais il n'y oppose qu'un silence impitoyable. Par-ci par-là, on croit qu'il va s'oublier à faire l'éloge d'un personnage ou d'un système, quand tout se termine par un persiflage. Ainsi de la longue allusion au maréchal Pétain. Seule l'incidente consacrée à Tolstoï demeure admirative.

Dans *les Derniers Temps*, l'enfance même est répugnante, abandonnée qu'elle est à un enseignement qu'on décrit comme incohérent et stupide, pénétré de perversité. On trouve, aux pages 185 et 186 du second tome, un tableau effarant de ce que devient la liberté de pensée quand elle est manœuvrée par une habile propagande.

Pour tout résumer, l'ouvrage de Kibaltchic est écrit de main de maître, mais porteur d'idées fausses et troublantes. On s'y trouve en plein climat anarchiste. Si j'avais à le ranger sous une étiquette, ce serait sous celle du « *Non serviam* » et je n'en recommanderais pas la lecture, parce que je ne vois pas le bien qu'on en peut tirer, sauf des exemples de style que l'on doit pouvoir trouver aussi ailleurs avec moins de danger.

Rodolphe LAPLANTE

Les Vivants [Cahiers publiés par des prisonniers et déportés].
Deuxième Cahier. [Paris, Boivin et Cie, c1946.] 128p. 19.5cm.
84-8 Pour adultes

Ces *Cahiers* sont bien près d'être un petit chef-d'œuvre tant par le bon goût des articles, vidés de toute rancœur et de haine inutile, que par la présentation, de tout point impeccable. Ils apportent un témoignage émouvant et serein sur la vie des prisonniers et des déportés, sans insister sur les scènes de barbarie et les horreurs qu'on a serinées sur tous les tons.

Une couple de beaux poèmes, quelques articles plus transcendants, une chronique : *Initiation aux lettres captives*, l'ensem-

ble des textes enfin révèle des auteurs de grand talent, dont plusieurs peu connus. Malgré d'inévitables thèmes dont semble ne pouvoir se passer la littérature contemporaine, ces pages s'avèrent fort intéressantes.

André JANOËL

BON (Dr Henri).

Les Seize Fusillés de Besançon (26 septembre 1943). Leurs dernières lettres ; leurs émules. Paris, Casterman [c1946]. 245p. 19.5cm.

84-94

« Ils étaient seize Francs-Comtois aux âmes vaillantes, seize vrais Français de France que les Allemands ont fusillés. »

« C'était par un clair matin de septembre, les seize gars furent alignés, et tandis qu'ils chantaient leur amour de la France, une rafale les coucha pour le salut de l'Allemagne. Si l'Allemagne les craignait tant, c'est qu'ils étaient l'espérance, l'espérance de la France. »

C'était le 26 septembre 1943. Comme le livre a été écrit du 15 novembre au 14 décembre de la même année, l'auteur avait vivace en sa mémoire le spectacle de ces vies fauchées en pleine jeunesse. Aussi ces pages sont-elles vibrantes d'un patriotisme ardent.

Le Service d'Information de Vichy publia la nouvelle sous la manchette suivante : « Dix-sept terroristes condamnés à mort dans le Doubs ». (L'un d'entre eux eut sa sentence commuée en emprisonnement à vie.) Cela ne nous étonne guère quand nous avons lu le chapitre *les Crapauds bavent*, qui commence par ce conseil de Voltaire à Thiriote : « Il faut mentir comme un diable, non pas timidement, mais hardiment et toujours ». Ces jeunes héros qui mouraient pour la Patrie étaient, selon Abel Bonnard, ministre de l'Instruction Publique, des « ankylosés intellectuels » ou, selon Déat, des « sinistrés intellectuels ». Laval renchérissait en déclarant : « Je souhaite la victoire de l'Allemagne ».

Quatorze de ces « terroristes » eurent recours aux sacrements pour bien mourir. Et voici deux extraits qui nous donneront une petite idée de la noblesse de leurs sentiments devant la mort : « Je meurs pour ma Patrie. Je veux une France libre et des Français heureux ». (Je veux) « une France travailleuse, laborieuse et honnête » (Henri Fertet, 16 ans). « Consolez-vous, je serai vers mon papa, au Ciel : je vous guiderai, vous éclairerai de là-haut » (Philippe Gladoux, 18 ans).

Ce sang jeune devint une semence d'héroïsme. C'est que des chevaliers et des saints protègent ce pays : Roland, Du Guesclin, Bayard, Gynemer, Foch, sainte Geneviève, sainte Jeanne d'Arc. On meurt sur la terre de France plutôt que de voir enchaînée la Liberté.

Jacques d'ORLÉANS

HÉBERT (Casimir).

La Fête éternelle. Poème divin en trois audiences. Montréal, Edouard Garand [1945]. 139p. 21cm.

C84-1

Monsieur Casimir Hébert, polyglotte, érudit, humaniste et professeur bien connu, nous présente un « poème divin en trois audiences ».

Le temps est révolu, le monde n'est plus. Conviés à célébrer en accents appropriés les joies de « la fête éternelle », plusieurs des écrivains qui illuminèrent la marche de l'humanité vers les splendeurs de cette aurore, célèbrent les attributs et la gloire du Très-Haut.

Comme nous le dit la préface, « le plan primitif comprenait huit fêtes ». « Des corvées mercenaires », qu'il est facile d'imaginer dans un monde si peu clément aux ouvriers de l'esprit, ont empêché l'auteur de parcourir ce cycle entier. Seule la « fête » hébraïque est complète. Deux autres « fêtes », la « fête » italo-grecque et la « fête » française quoique inachevées, s'ajoutent à cette première « fête », avec quelques fragments de la « fête » angélique.

Monsieur Hébert souligne que son chant ne peut être qu'un pauvre babutement par rapport à une réalité ineffable. Il justifie pourtant le choix de son sujet : « D'autres ont chanté le périssable, le futile, la bagatelle, j'ai voulu m'attacher à ce qui demeure, au sujet le plus poétique qui soit, et j'ai abordé la Fête éternelle ».

Comme on le voit, la conception même d'un tel poème atteste une vision intérieure apparentée à celle des poètes bibliques, des Dante, des Milton, des Péguy, des Claudel. On peut regretter d'autant plus que la sauvagerie de la vie actuelle n'ait pas permis de broser à loisir cette fresque céleste, qu'il y ait une marge si grande entre les possibilités d'un tel sujet et les pauvretés de la réalisation. Telle quelle, cette ébauche d'une construction aux perspectives grandioses justifie l'écrivain de s'être prévalu du « quantum potes, tantum aude » de l'hymne eucharistique pour laisser parler son cœur de croyant.

Monsieur Hébert connaît bien la prosodie française. La facture de son vers n'a évidemment rien de commun avec les nouveautés et les fantaisies de certaines poétiques contemporaines, malgré de multiples enjambements. Elle relève plutôt d'un classicisme pour lequel les règles ne sont pas une carapace qui alourdit l'inspiration et paralyse le poète. En conséquence, malgré les faiblesses et les gaucheries inhérentes aux conditions dans lesquelles ce poème fut exécuté, il faut louer l'auteur de son labeur de « barde indigne », ainsi qu'il s'appelle lui-même.

Enfin, aurais-je montré trop de complaisance envers une œuvre non seulement inachevée, mais dont une faible partie des matériaux mêmes sont à pied d'œuvre ? J'accepte alors volontiers le reproche d'avoir été touché par le spectacle de cet aède chenu

qui, sur le déclin d'une vie de labeur intellectuel intense et sans doute souvent ingrat, ne peut résister à l'envie de communiquer les chants de cathédrale qui le hantent.

Théophile BERTRAND

GUÈVREMONT (Germaine).

En pleine terre. 2e édition. Ill. de Cécile Chabot. Paysana, 1946. 156p. ill. 19.5cm. \$1.00 (\$1.10 par la poste).

C84-3

Un bijou de notre terroir, serti de canadianismes savoureux. L'écrin tapissé de verdure où il scintille ? Le petit village de Sainte-Anne-de-Sorel, qui baigne la frange de ses bois et de ses champs dans l'onde du Richelieu, à la vue du Saint-Laurent.

Chacun des chapitres est un petit chef-d'œuvre au dénouement inattendu et souriant. Le caractère de chaque personne — paysans, marins, quêteux, étrangers ou autres — ressort vivement du tracé de son portrait physique.

Ajoutez à cela la note pure et grave de la foi ancestrale, vibrante d'émotion vraie, le charme de la prose poétique, et voici *En pleine terre*, ouvrage digne de l'auteur du *Survenant*.

Gabrielle BADEAU

HISTOIRE

ROMAT (Etienne).

La Guerre sous-marine en Atlantique. Paris, J. de Gigord [1946]. 143p. ill. 19.5cm. (Coll. *l'Etrave*).

9(∞) «1939-1945 »

Maintenant que l'état de guerre n'existe plus, la bataille de l'Atlantique s'estompe dans les brumes de l'oubli. Etienne Romat évoque pour nous ces heures sombres et nous donne aujourd'hui la raison du laconisme des communiqués de l'Amirauté britannique. C'est que de septembre 1939 à septembre 1943, les pertes marchandes résultant de l'action de l'ennemi et des fortunes de la mer furent supérieures au total des constructions neuves. Mais, en septembre 1943, c'est l'inverse qui se produit et la campagne sous-marine, à l'automne de cette même année, fut une faillite.

La lutte avait été dure et chaudement disputée. « On a pu prétendre à juste titre que la bataille de l'Atlantique a été avant tout une bataille de laboratoires, dans laquelle chacun des adversaires lutte contre les armes de l'ennemi, trouve une parade à ses contre-mesures et invente des armes nouvelles. » Parmi les armes inventées par les belligérants, la plus remarquable fut la torpille acoustique. « Lancée dans la direction générale de l'objectif, elle

parcourt une certaine distance comme toute torpille électrique normale, puis, comme un chien d'arrêt sur la piste, commence à être infailliblement aspirée par le champ sonore formé par les hélices du but. » Les savants anglais se mettent aussitôt au travail et trouvent une contre-mesure technique à la T. 5. C'est un bruiteur remorqué que l'on appelle « Foxer ». Mais les Allemands avaient mis au point à la fin de la guerre un modèle de submersible capable de déjouer les appareils de détection les plus perfectionnés de la marine et le repérage de l'aviation. Dans les derniers mois de la guerre en effet, les avions du « Coastal Command » n'obtiennent plus de contacts avec les sous-marins. C'est que les U-Boat étaient munis du tube d'échappement dit « Schnorchel » permettant la marche des Diesels en plongée.

On ne peut s'empêcher d'admirer la hardiesse des as allemands. Le plus célèbre est le Kapitänleutnant zur see Günther Prien, qui réussit à s'infiltrer à travers les défenses de Scapa Flow et à y couler le « Royal Oak ».

Mais la palme va aux marins de la marine marchande et à ceux de la marine de guerre, qui firent héroïquement leur devoir et dont le moral n'a jamais fléchi. 45, 000 d'entre eux furent tués par des torpilles, moururent de faim et de soif sur des radeaux, ou furent froidement assassinés. Une fois de plus, l'Allemagne vint à deux doigts de gagner la guerre au tonnage, car la marine marchande alliée perdit 21 millions de tonnes marchandes.

L'auteur termine son livre en se demandant quelle surprise nous réserve l'ère atomique en ce qui regarde le sous-marin.

Elie GOULET

BELOT (Raymond de).

Le Désastre de Pearl Harbor. Paris, J. de Gigord [1946]. 117p. 19.5cm. (Coll. *l'Etrave*).
9(52) «1941»

La Collection *l'Etrave* sous la direction de Marc Benoist, secrétaire de l'Académie de la Marine, plaira infiniment à tous et surtout à la jeunesse, toujours en quête de prouesses héroïques et de hauts faits militaires. Pearl Harbor, l'un des plus grands désastres maritimes de tous les temps, offre à l'imagination ce qu'elle cherche dans les romans scientifiques de Jules Verne et dans les fictions extraordinaires de Wells.

Les Japonais remportèrent à Pearl Harbor une victoire complète, grâce à une audace peu commune servie par une perfidie et une chance inouïes. Pendant que leurs ambassadeurs poursuivaient des pourparlers de paix à Washington, les pygmées jaunes concentraient une forte escadre dans la baie d'Hito-Kappu en l'île d'Etorofu, la plus grande des Kouriles. Sous les ordres de l'amiral Isoroku Yamamoto, chef de l'expédition, l'escadre appareilla le 26 novembre. A partir de l'instant où les navires levèrent

l'ancre jusqu'au moment de l'attaque, la T.S.F. de la flotte n'émettra aucun signal. Les Japonais gagnèrent les îles Hawaï par la route la moins fréquentée, celle du nord, et durant leur longue traversée ne rencontrèrent pas un navire, pas un avion américain ou neutre.

Par contre, la malchance s'acharna contre les Américains. Les chefs de l'armée et de la marine ne croyaient pas à la possibilité d'une attaque contre Pearl Harbor qui, selon leur opinion, serait un suicide. Puis, par suite de nombreux retards résultant de la difficulté de rejoindre le général Marshall et de la lenteur de la radio commerciale, le message de l'État-Major Général ordonnant l'état d'alerte ne fut reçu à Honolulu qu'à 7 h. 33. Le 7 décembre, à 4 heures du matin, les marins aperçurent dans la rade de Pearl Harbor un sous-marin, mais ils ne jugèrent pas à propos de déclencher l'alerte générale. Deux simples soldats, private Locard et private Elliott, avaient décidé de continuer les exercices de radar après le temps alloué à cet effet de 4 heures à 7 heures du matin. Or, ils observèrent, à 7 h. 2, la présence d'une importante formation aérienne à 132 milles dans le nord-est. Ils alertèrent le lieutenant de service, mais furent rabroués.

L'attaque japonaise prit les Américains complètement à l'improviste et les petits hommes jaunes, en deux heures, anéantirent littéralement les forces navales et aériennes de Pearl Harbor, malgré la bravoure et le sang-froid des Américains. Seul un peuple jeune et dynamique comme celui des États-Unis pouvait, après avoir subi un tel désastre, gagner une guerre qu'il n'avait pas préparée. Par leur fourberie, les Japonais firent l'union de tous les Américains et prouvèrent une fois de plus leur manque d'esprit chevaleresque et de sens psychologique.

Jacques d'ORLÉANS

MONARQUE (Georges).

Un Général allemand au Canada. Le baron Friedrich Adolphus von Riedesel ; 2e édition. Montréal, 1946 [c1927]. 151p. 19.5cm. \$1.25 (\$1.35 par la poste).

9(71)

Ce livre est une brillante peinture de l'époque troublée qui suivit la Révolution américaine. L'auteur burine de vivants portraits des chefs militaires et civils du Canada : le sympathique Carleton et sa belle épouse hautaine, jeune poupée de vingt-cinq ans, qui avait été élevée à la cour de Versailles ; Burgoyne, ce général en dentelles, beaucoup plus expérimenté dans l'art de plaire au beau sexe que dans celui de faire la guerre ; Haldimand, ce Suisse bilieux avec qui personne ne pouvait s'entendre.

Dans ce décor palpitant de vie, Georges Monarque évoque la personnalité attachante du Général Riedesel. « Friedrich-Adolphus von Riedesel naquit au château ancestral de Lauterbach,

dans la Hesse-Rhénane, le 3 juin 1738. Barons de l'Empire depuis 1680, ses aïeux appartenaient à l'une des plus riches et des plus vieilles familles de l'Allemagne centrale. » Il commandait l'armée des 29,166 Brunswickers que l'Angleterre avait obtenus à prix d'or pour parer à la Révolte américaine.

Riedesel débarqua à Québec en juin 1776 et c'est en cette ville qu'il devait se rembarquer en août 1783. Il vécut entre ces deux dates une vie mouvementée. Après avoir servi victorieusement sous Carleton, il connaît l'amertume de la défaite avec Burgoyne, qui avait supplanté Carleton pour le plus grand malheur de l'Angleterre. Madame Riedesel, qui était venue rejoindre son mari en 1777, demeura à ses côtés durant les années tragiques qu'il vécut en Virginie comme prisonnier de guerre.

Riedesel était un gentilhomme ; excellent soldat, il était sévère sur la question discipline et avait à cœur le bien-être de ses troupes. Il garda toujours son estime aux Canadiens. Madame Riedesel était une personne sympathique qui, d'une plume alerte, a peint des tableaux dont le charme s'inspire d'une belle couleur locale canadienne.

Ce petit livre est écrit en une langue solide, nerveuse et forte. Il plaira aux plus exigeants.

Jacques d'ORLÉANS

GÉOGRAPHIE

JALABERT (Pierre).

La Provence et le Comté de Nice. Nouvelle édition revue et corrigée. Paris, Lanore [1946]. 238p. ill. 22.5cm. (*Coins de France*). 91(449.1/4) Appelle des réserves

Ce livre de deux cent trente pages comprend trois parties : soixante-dix pages d'Histoire, cent de Géographie, et le reste de légendes et récits.

Les soixante-dix pages d'Histoire sont bourrées de faits, sans que le récit s'alourdisse.

Les « Villes et paysages » se succèdent comme en un film enchanteur.

Les légendes et récits, bien choisis, nous font pénétrer dans l'âme du pays.

Regrettons que l'auteur n'ait pas assez tenu compte de la valeur réelle des documents. Légendes et vérités historiques ressortent dans un même relief. Certaines allusions, certains détails sont de nature à froisser notre mentalité catholique. Ainsi à la page 67 : « En souvenir du P. Girard et de ses «Girardines», l'Ordre des Jésuites fut dissous. » Ainsi encore, à la page 105, « l'injuste fanatisme » contre les Vaudois...

A. P.

BIOGRAPHIES

MARIE-EMMANUEL (Sœur), o.s.u.

Marie de l'Incarnation, d'après ses lettres. Québec, les Ursulines ; Ottawa, les Editions de l'Université, 1946. 337p. h.-t. 20cm. \$1.50 (\$1.60 par la poste).

92:2

Sous divers titres : *la Mère selon la nature, la Mère selon la grâce, la Philotée, l'Urouline, la Femme de cœur, la Femme d'action, l'Epistolière*, une fille spirituelle de Marie de l'Incarnation a groupé des extraits de lettres de sa Vénéralle Mère.

Ces citations sont disséquées et longuement commentées.

Dans quel esprit ?

Nous lisons dans l'Avant-propos : « Je me propose de lire les lettres de ma Mère à haute voix... je veux me rendre compte de mon plaisir et l'accroître en l'analysant... Qu'on me donne toutes les libertés d'une fille qui fouille dans les tiroirs de sa mère ».

Et la fille a usé de ces libertés. C'est un bon livre. Regrettons cependant que parfois les remarques de l'auteur, ses souvenirs littéraires et autres couvrent la grande voix qu'on voudrait entendre encore.

A. P.

MERLAUD (André).

Héros de la souffrance et de l'amour. Etienne Kaszap, 1916-1935. Toulouse, Apostolat de la Prière [1946]. 127p. 19cm.

92:2

Dans la ville de Székesféhervar, en Hongrie occidentale, naissait le 25 mars 1916, jour de l'Annonciation, Etienne Kaszap, dont l'âme était destinée à un merveilleux épanouissement de pureté et de sainteté. Au seuil de l'éternité, « sur son carnet qui avait chaviré de ses mains, six nouvelles lignes étaient écrites, pâles, irrégulières, incertaines :

« Adieu !

Là-haut, nous nous retrouverons,

Ne pleurez pas,

C'est ma naissance céleste.

Que Dieu

Vous bénisse. »

« C'était le 17 décembre 1935. Etienne Kaszap ne vécut que dix-neuf ans, huit mois et vingt-deux jours sur la terre des hommes ».

Le temps n'est plus où l'on racontait la vie des saints comme s'il s'agissait de peindre des images « dorées sur tranche ». Etienne n'eut pas la vertu facile. Celui qui devait devenir un ange de patience et de douceur était naturellement obstiné. « Il brisait tous les obstacles à ses volontés. Et quand un de ses frères avait

l'imprudente audace de lui tenir tête, il se servait de tout ce qui lui tombait sous la main, assiettes, jouets ou livres pour exprimer sa colère. »

Lui qui « se serait aisément contenté de dormir dans les fleurs, au chant des cascades et des oiseaux, sans penser au tragique lendemain », surprit son entourage par une volte-face qui, quelques mois avant son baccalauréat, le conduisit au but. A ses camarades étonnés de sa conversion, il avoua simplement : « C'est la parole de Dieu qui dirige mes études. C'est elle qui veut que je remplisse avec fidélité mes devoirs ».

La sainteté sans la souffrance, cela est difficile à concevoir. Aussi, celui qui méritait, le 17 mars 1934, le titre de champion de la jeunesse pour toute la Hongrie occidentale, devenait quelques mois plus tard le champion du Christ. Le petit novice Jésuite s'était complètement donné à Dieu et il accepta la souffrance avec une héroïque patience. Sa sainteté « a été gagnée de la façon la plus douloureuse qui soit pour un jeune homme. Il était fort. Il était sportif. Il avait dix-sept ans. Dieu le coucha dans la maladie. C'est par elle qu'il irait à l'héroïsme. C'est plus beau ainsi parce que c'est plus contre nature. Passe encore, à dix-huit ans, de mourir en avion dans un combat aérien et de couler avec son appareil incendié comme une torche. Mais être frappé en pleine force par un mal sournois qui ronge et pourrit le sang ! Pendant un an lutter contre lui de tout l'élan de la jeunesse, et, après de brefs éclairs de victoire, être implacablement repris par un ennemi insaisissable qui, à la fin, vous étrangle. C'est horrible ! » Ainsi, s'exprime dans la préface, le Père Charles Parra, s.j.

Après un apaisement de la maladie, Frère Etienne, espérant une guérison complète, est de nouveau admis au noviciat. Cette joie du retour se transforma en un chagrin accru quand, à la réapparition du mal, le novice dut quitter définitivement Manrèse. « Les adieux furent pénibles. En serrant la main de ses confrères, le malade eut beau se raidir, de grosses larmes perlèrent aux coins de ses yeux, des larmes de résignation où tremblait le sourire d'une joie grave. « Oh ! qu'il est heureux, leur dit-il, celui qui a rendu à Dieu l'holocauste de la parfaite obéissance. » C'était le bouquet spirituel de toute sa vie. » Une angoisse nous étreint malgré nous devant tant de souffrances subies avec une aussi parfaite résignation.

Je ne puis terminer cette analyse sans dire un mot du style de l'auteur. Les phrases se déroulent, limpides et claires, comme l'onde cristalline d'un ruisseau dans laquelle se reflète, ici et là, la dentelle délicate des feuillages. André Merlaud a ciselé cette biographie ainsi qu'un pur joyau. Aux jeunes de mon pays, je souhaite de lire ce petit livre magnifique.

Elie GOULET

MONTMAJOUR (Pierre).

La Jeune Fille des lys [nouvelle édition revue et augmentée].
Paris, Lethielleux [1946]. 176p. 19cm.

92:2

On a écrit tant de biographies de Jeanne d'Arc que l'on pourrait croire à l'impossibilité d'innover sur un tel sujet. Pierre Montmajour nous prouve le contraire de magistrale façon. Il nous captive tout le long de son récit : vous arrivez à la dernière ligne déçus que le charme soit déjà brisé.

Nous sommes au printemps de 1428, « un beau printemps bien tiède d'air ragaillard, de jeunes verdure, de fleurettes qui pointent, de matins doux et de soirées tendres, un beau printemps malgré tout ». Affligeant contraste avec la situation désespérée où se trouve la France. Monseigneur le duc de Bourgogne et Monseigneur le duc de Bedford s'entendent comme larrons en foire pour ravager le pays. Partout, famine et ruine s'ajoutent aux saccages, aux émeutes, aux tueries.

Jeannette a seize ans. C'est une robuste et belle fille, pieuse, très intelligente et d'une exquise féminité. Elle entend des voix, celles de saint Michel, de sainte Catherine, de sainte Marguerite, qui la pressent de plus en plus de conduire le gentil dauphin à Reims pour qu'il y soit sacré : perdue par une femme, la reine Isabeau, la France doit être sauvée par une femme, Jeanne la Lorraine.

Il ne paie pas de mine le Dauphin Charles, le dérisoire roi de Bourges. Il est d'une navrante médiocrité « dans sa torpeur de timide, avec son air triste et étrange, ses yeux comme bridés, ses grosses lèvres de benêt, ses jambes maigres, disgracieuses au possible ». Bientôt, Jeanne se hâte vers Orléans. Nous imaginons qu'elle dut difficilement contenir un soupçon de coquetterie lorsqu'elle revêtit sa belle armure blanche, qu'elle se vit, armée de pied en cap « tel un capitaine meneur de grande armée ».

L'avance triomphale commence : Orléans libéré, le nettoyage de la Loire, la marche sur Reims. Le jour du Sacre, Jeanne a atteint l'apogée de sa gloire. C'est presque malgré lui que Charles VII est roi.

Demain, Jeanne connaîtra l'échec, le refus du roi de combattre, les prisons, l'odieux procès de Maître Pierre Cauchon.

Sur la place du Vieux-Marché, à Rouen, la félonie triomphe. La Pucelle sera brûlée vive. En ce matin du 30 mai 1431, Jeanne n'est plus qu'une petite fille qui a peur du feu, qui éclate en larmes et demande pardon à Dieu pour ses juges. Le rideau tombe sur l'un des plus odieux procès de l'histoire.

A l'instigation du pusillanime Charles VII, un nouveau procès se terminera le 7 juin 1456 par la réhabilitation de Jeanne d'Arc.

Sainte Jeanne d'Arc demeure l'une des plus attachantes figures de l'histoire de France.

Elie GOULET

BARKER (Sir Ernest).

Winston Churchill. [S.éd. n.d.] 72p. ill. 20cm. (Distr. par le Bureau d'information du Royaume-Uni, Ottawa.)

92:3

Cette brochure magnifiquement illustrée est consacrée à Winston Churchill, l'ex-premier ministre d'Angleterre. Rien n'indique le nom de l'éditeur. Il s'agit manifestement d'un texte du Service de l'Information britannique, qui raconte les diverses étapes de la vie publique du descendant du duc de Marlborough.

Pages écrites pendant la guerre pour exalter les Britanniques de tous les coins de l'Empire. Pages vivantes, dithyrambiques et où le héros nous apparaît sans faiblesse et sans défauts. Pages intéressantes, consacrées à l'homme qui a incarné la résistance anglaise et britannique.

Si l'on veut connaître les dessous de la prodigieuse et aventureuse carrière de Churchill, il faudra lire autre chose que ces pages de propagande. Cependant, si le lecteur veut confirmer ses opinions impérialistes par quelques données superficielles, il trouvera là ce qu'il lui faut.

Courte biographie née de la propagande de guerre et qui mourra probablement avec elle.

R.L.

DELABAYS (Joseph).

La Destinée tragique d'un monarque pacifique. [L'Empereur-roi Charles d'Autriche-Hongrie, 1887-1922.] Montréal, Fides, 1946. 252p. h.-t. 19.5cm. \$1.25 (\$1.35 par la poste).

92:3

Les événements vont vite. Ils repoussent impitoyablement dans l'oubli du passé nombre de personnages qui ont joué un rôle au premier plan de la vie politique.

Voici cependant une noble figure avec qui volontiers on refait connaissance. Héritier des erreurs et de l'égoïsme de François-Joseph, Charles, éphémère empereur et roi d'Autriche-Hongrie, nous retient par les qualités de son âme naturellement grande, mais grandie encore par le malheur et un catholicisme profondément vivant.

Ce livre, c'est d'abord mille détails intéressants sur l'enfance et la jeunesse du monarque ; puis, la vie militaire, le mariage avec la sympathique Zita de Bourbon-Parme, la vie politique, les efforts pour la paix.

Ceux qui ont fait l'autre guerre revivront leurs émotions quand filtraient dans nos tranchées par journaux et revues les trop brefs éclairs de paix séparée en 1917.

Somme toute, biographie étoffée, vivante, qui a le mérite de se terminer, toute politique éteinte, par le spectacle d'une belle âme.

A. P.

LIVRES POUR LES JEUNES

RAYMOND (Suzanne).

Le Bon Dieu et les tout-petits. Texte et illustrations de Suzanne Raymond. [Montréal, l'Arbre, c1946.] 76 p. ill. 17.5 cm. \$0.75 (\$0.80 par la poste).

J*238.1

L'auteur expose aux tout-petits les grandes vérités de notre religion. C'est une sorte de pré-catéchisme. Les parents et les maîtres trouveront avantage à donner ce livre aux enfants : la religion ne risque pas d'y être dénaturée par une fausse sentimentalité ou des complications inopportunes. Les nombreuses illustrations ainsi que la simplicité et la clarté du texte ne pourront que plaire aux petits.

B.

FOË (Daniel de).

Robinson Crusoe. Adaptation de Madame Pierre Dupuy. Ill. de Jaque. Montréal, Variétés [1945]. 168p. ill. 19.5cm. \$0.75 (\$0.80 par la poste).

J82-3

Cette adaptation nous présente un Robinson Crusoe allégé, rajeuni, qui évoque avec bonheur des heures délicieuses de notre enfance. Au jugement de l'adulte que nous sommes devenus, le récit peut ne plus paraître aussi passionnant, le héros sembler plus déiste que chrétien ; l'ouvrage pourtant, surtout tel que présenté ici, avec les multiples et heureuses illustrations qui l'agrémentent, demeure l'un des livres les plus appréciés des jeunes.

Yves DESCHAMPS

DERVALLIÈRE (Jean).

Contes bleus. Paris, J. de Gigord [1945]. 92p. ill. 23cm.

J84-3

Les enfants découvriront dans ces délicieux petits récits le bonheur et la sagesse, parmi les sourires des Anges et les enchantements des Fées. De nombreuses gravures du meilleur goût avivent l'intérêt de ces contes.

Denis MONTBOISÉ

DERVALLIÈRE (Jean).

Contes roses. [Ill. de Odette Staffler.] Paris, J. de Gigord [1945]. 94p. ill. 23cm.

J84-3

M. Dervallière est, décidément, de ces hommes qui ne vieillissent pas, de ces hommes qui savent percevoir la poésie des choses

avec des yeux d'enfant. En marge de petits faits journaliers que la plupart ne remarqueraient pas, il brode de petits contes délicieux de fraîcheur et de lumière. Il est donc tout naturel que les enfants adorent ses histoires.

Denis MONTBOISÉ

SOLHAC (Claude).

Belle-Neige. Ill. de L. Pecourt. Paris, Bonne Presse [1946]. 181p. 20.5cm. \$0.90 (\$1.00 par la poste).

J84-3

Une histoire merveilleuse qui se déroule au temps de la chevalerie, sous le régime féodal, et qui fera l'enchantement des jeunes. L'enfant a toujours besoin de ces contes charmants pour alimenter ses rêves.

Maurice BLAIN

ACHARD (Eugène).

Les Contes de l'Oiseau bleu. Montréal, Librairie Générale Canadienne [1946]. 126 p. ill. 20.5 cm. \$0.25 (\$0.30 par la poste).

JC84-3

Les Contes de l'Oiseau bleu charmeront tous les jeunes qui auront le bonheur de les lire. Les légendes des Peaux-Rouges et des débuts de la colonie se mêlent aux récits contemporains, dans une variété fort agréable. Il suffit d'ailleurs de savoir que l'ouvrage est d'Eugène Achard pour être assuré d'une lecture intéressante.

Denis MONTBOISÉ

GOYETTE (Frère Euchariste), c.s.c.

Contes dorés. Ill. de Léonie Gervais. Montréal, Fides, 1946. 107p. 20cm. \$0.50 (\$0.55 par la poste).

JC84-3

Bien sûr, l'on pourra toujours reprocher à ces contes d'être « arrangés » et factices. Et après ? Si parfois la conclusion sent trop l'arbitraire ou la surcharge, si certains développements ne manifestent pas toute la psychologie souhaitable, l'on ne peut s'empêcher, par contre, d'admirer la simplicité soutenue du ton, la silhouette bien campée des personnages et une foule de descriptions réussies.

L'essai de rajeunissement de *la Belle au Bois dormant* ne semble pas trop heureux. (Cf. *la Forêt endormie*.) Par ailleurs, certains dialogues sont fortement imprégnés de psychologie enfantine, calqués sur la vie même.

L'auteur, avec le talent qu'on lui sait, se devrait de nous revenir souvent dans la même veine, avec toutefois un peu plus d'inédit. Les livres comme les siens ne seront jamais de trop.

André JANOËL

GOYETTE (Frère Euchariste), c.s.c.

Contes du charpentier Joseph. Ill. de Léonie Gervais. Montréal, Fides, 1946. 98p. 20cm. \$0.50 (\$0.55 par la poste).

JC84-3

Cet ouvrage est un recueil de contes à la gloire de saint Joseph, contes que l'auteur fit paraître séparément au cours de ces dernières années, dans les Annales de l'Oratoire Saint-Joseph. Comme toutes les histoires merveilleuses, celles-ci jouiront certainement d'une grande popularité parmi les jeunes et stimuleront leur piété et leur foi.

L'auteur est à la fois un écrivain doué et un éducateur qui sait parler aux enfants de manière à les intéresser.

Écrites en un style direct, concis et élégant, ces pages illustrées par Léonie Gervais forment un recueil à la présentation attrayante et que tous aimeront parcourir. Quoique cet ouvrage soit, en effet, destiné aux jeunes d'âge scolaire, je suis certain que si le papa ou la maman commettent l'imprudencence d'en commencer la lecture, ils se surprendront à désirer la confiance des héros de ces aventures envers le grand patriarche Joseph, et ne pourront s'empêcher de poursuivre le volume jusqu'à la fin.

Denis MONTBOISÉ

ACHARD (Eugène).

Les Grands Noms de l'histoire canadienne. Nouvelle édition revue et complétée. Montréal, Librairie Générale Canadienne [1946]. 126p. ill. 21cm. \$0.25 (\$0.30 par la poste).

J9(71)

Marquette, De la Salle, Madeleine de Verchères, Vauquelin, Jeanne Mance, Salaberry, voilà les héros dont Eugène Achard dresse la biographie et raconte les hauts faits. On ne connaîtra jamais assez ces pionniers qui furent les artisans de notre histoire et dont les gestes honorent l'histoire même de l'humanité.

Denis MONTBOISÉ

ACHARD (Eugène).

Le Mississipi, père des eaux. 2e édition revue et complétée. Montréal, Librairie Générale Canadienne [1946]. 127p. ill. 21cm. \$0.25 (\$0.30 par la poste).

J9(762)

C'est un véritable traité d'Histoire canadienne et de géographie physique et économique de notre pays que l'auteur nous présente. On y trouve la relation des différents voyages de découverte qui conquièrent à la France l'immense territoire arrosé par le Mississipi et ses affluents, avec en regard les villes et industries les plus prospères qui enrichissent aujourd'hui les rives de l'ancien Meschacébé.

Les étudiants de tout âge trouveront là une lecture très intéressante et des renseignements précieux.

Denis MONTBOISÉ

Revue

REVUES CANADIENNES

L'Oeil [revue mensuelle illustrée, politique et littéraire]. Montréal, Cie de Publicité et d'Imprimerie de Montréal (934 est, rue Ste-Catherine). 50p. 29cm. Directeur : Pierre Viviers.

Vol. 7, no 8; 15 mars 1947.

La revue dans l'ensemble s'adresse à des esprits de culture moyenne plutôt que cultivés. Par ailleurs, les textes et les photos n'ont rien de répréhensible, du moins pour des gens quelque peu formés.

L'éditorial de Pierre Viviers, *les Enfants du Paradis conduisent à l'enfer*, est absolument dans le ton en plus d'être bien rédigé. Paul Daustray nous présente d'une manière très originale comment on fait trépasser une Chambre Haute. Dans *Bilan d'un siècle subversif*, Olivier Leroy met les points sur les i à propos du marxisme dans le monde. Il est bon de dire ces choses au peuple.

Il y a bien cet article sur Maurice Richard, *Mens sana in corpore sano*, qui sent fort le reportage sportif. Faisant fi de la présentation, on pourrait retenir cette idée que pour être un véritable athlète il faut une parfaite « coordination des gestes du corps avec les commandements de l'esprit ».

Le roman *Marie-Louise* d'Henry Bordeaux n'est que pour les gens formés, de même que la nouvelle de la fin, *Est-ce vraiment cela l'amour ?*

Dans *Grand Risque. Enjeu : bonheur*, le Père Henri-Marie Bradet, o.p., donne une sage leçon de prudence à ceux qui prennent le chemin de l'amour.

L'élément féminin trouve son compte particulièrement dans *Grand événement dans le domaine de la mode*, par Marie-Jeanne Patry, directrice féminine de *L'Oeil*. Le texte est féminin en plein.

L'interview sur la mi-carême n'est pas sans accroc au point de vue littéraire, mais il rappelle une « ancienne tradition » qu'il est intéressant de connaître.

Tout compte fait, *L'Oeil* de mars 1947 présente une lecture saine, distrayante, voire enrichissante aux amateurs de revue et à tous les lecteurs en général.

Paul-Emile PATRY

Relations. Revue du mois. Montréal, l'École sociale populaire. 32 p. 29 cm. Directeur : Jean d'Auteuil Richard.

7e année, no 74 ; février 1947.

Je n'hésite pas à écrire que la revue *Relations* peut être comparée avec avantage à n'importe quelle revue qui s'occupe de

questions culturelles, sociales et économiques. Chaque mois, elle nous présente un ensemble de principes et de faits, d'articles de fond et de commentaires des événements actuels qui lui donnent, à nos yeux, une valeur exceptionnelle.

Le numéro de février, comme tous les autres, est plein d'allant et de vie, marqué d'un sens des réalités concrètes qui seul peut permettre l'incarnation de la doctrine. On y rappelle, en éditorial, à l'occasion des petites de la campagne de Richelieu-Verchères, la circulaire au clergé sur *Le Devoir électoral* (26 juillet 1935). Suit le deuxième article du P. Albert Plante, s.j., sur les *Placements familial et institutionnel*. Le *Mouvement familial en France*, par Stanislas de Lestapis, s.j., atteste l'existence d'un Corps Familial officiel qui représente 12 millions de familles françaises et qui a obtenu, pour le projet de Déclaration des Droits, l'insertion des droits de la Famille. Le Père Robert Bernier, s.j., nous donne la troisième tranche de son travail sur les *Problèmes d'adaptation au Canada français* ; c'est là un texte magistral qui traite de l'institution des valeurs chrétiennes chez nous et des possibilités qu'ouvrirait à « notre culture si humaine et si chrétienne » l'avènement d'un ordre de droit universel ; l'auteur amorce avec discrétion et prudence certains problèmes d'apostolat culturel qui appellent une solution et qui nous remettent en mémoire la puissante conférence du P. Yves Congar, o.p., conférence parue simultanément dans *La vie intellectuelle* et dans *Masses ouvrières* de décembre dernier.

Mentionnons encore les lignes du Père Joseph-H. Ledit, s.j., sur les *Témoins de Jéhovah*, de même que sa chronique toujours si enlevante : *Horizon international* ; un article du Père Louis-C. De Léry, s.j. : *Stérilité et tuberculose annulent-elles le mariage ?* et un autre du Père Joseph-Papin Archambault sur les Semaines Sociales ; enfin : *Quelques fleurs de notre civilisation*, qui résume une enquête sur les grills et qui, par l'éloquence effarante de faits incroyables mais authentiques, signale l'abîme vers lequel court notre société lézardée. Cette énumération n'épuise pas la matière.

Puissent les lecteurs de *Relations* se multiplier le plus possible lire assidûment la revue, se pénétrer de ses enseignements, classer avec persévérance la documentation précieuse qu'elle accumule : ils seront alors bien équipés pour faire chacun leur part dans l'œuvre de rénovation et de rechristianisation qui s'impose.

T. B.

Pour votre bibliothèque

une liste des plus récents
volumes que recommande le
Service des Bibliothèques
de **FIDES**

PHILOSOPHIE

LA PHILOSOPHIE DES LOIS,

par A.-D. Sertillanges
(Essais)

Alsatia, \$0.60
126 p. 1946.

Un essai sur le problème des lois.

QUESTIONS RELIGIEUSES

JE MEURS DE FAIM, JE VAIS À MON PÈRE,

par Dom Eugène Vandeur, o.s.b.

Maredsous-Fides, \$1.00
168 p. 1946.

L'Enfant prodigue, drame ancien toujours nouveau. Après un prologue très bref décrivant les personnages, trois actes bien distincts développent le sujet : la chute, le repentir, le pardon. Un épilogue dit la conduite indigne et jalouse de l'aîné des deux frères.

LES PLUS BELLES PAGES DE SAINT THOMAS D'AQUIN,

par A.-D. Sertillanges et B. Boulanger

Americ-Edit. \$1.50
218 p. 1939.

Songeant à ceux qui n'ont pas le loisir d'aborder les oeuvres, les auteurs ont choisi çà et là quelques pages, et afin qu'elles fussent plus accessibles, ils ont de parti pris, préféré à des passages justement appréciés des intimes, des morceaux où le sujet est moins abstrait, la manière moins aride, le style plus vivant.

FACE À LA SOUFFRANCE,

par Dom C. Marmion, o.s.b.

Maredsous-Fides, \$1.50
262 p. 1941.

Venez au Christ vous tous qui peinez. Voici spécialement destinées aux âmes qu'étreint la souffrance, quelques pages extraites des grands ouvrages de ce maître d'ascétisme.

L'HEURE DOMINICALE

Lumen, \$1.00

220 p. 1947.

Une petite anthologie doctrinale qui présente sous des dehors sobres et sans apprêt une doctrine solide et sûre, pétrie de sens pratique, toute proche du réel, une doctrine d'une splendide élévation morale et ascétique.

MARIAGE

FUTURS ÉPOUX,

par Charles Grimaud

P. Téqui, \$1.25

320 p. 1946.

FOYERS DE LUMIÈRE EN CHRÉTIENTÉ,

par Max André

Casterman, \$1.75

296 p. 1946.

Ce livre s'adresse aux jeunes gens pour les initier à l'idéal de l'amour, leur révéler les splendeurs du foyer qu'ils seront appelés à fonder et les préparer, par une jeunesse pure et ardente, à accomplir généreusement leur mission conjugale.

ÉDUCATION

LA VALEUR HUMAINE DE LA JEUNE FILLE,

par Léon Leloir

Fides, \$0.90

138 p. 1947.

La valeur humaine de la jeune fille sur le plan moral, physique, intellectuel et social.

SEXE ET PSYCHOLOGIE,

par E. Rolland

Fides, \$1.00

176 p. 1947.

Une étude approfondie des influences de l'âme et du sexe sur la personnalité.

L'ART D'ÊTRE CHEF,

par G. Courtois

Granger, \$1.00

220 p. 1946.

La mission du chef. Les qualités du chef. L'exercice du métier de chef.

LITTÉRATURE

LE SURVENANT,

par Germaine Guèvremont

Plon, \$1.35

246 p. 1945.

LE ROMAN D'ÉLISABETH,

par Berthe Bernage

Loisirs-Fides, \$0.80 ch.

5 volumes, 1946.

1. Le matin d'un beau jour.
2. L'âge des ailes.
3. Jeunesse.
4. La relève.
5. Liberté chérie.

COMMENT LIRE PAUL CLAUDEL,

par Raymond Jouve

Étudiants de France, \$0.60

88 p. portr. 1946.

Une monographie contenant une étude d'ensemble, des indications biographiques sur l'auteur, une bibliographie et l'analyse des ouvrages essentiels à la compréhension de l'oeuvre.

HISTOIRE

HISTOIRE DE POLOGNE,

par O. Halecki

Roy, \$2.00

416 p. 1945.

Cette vue synthétique d'un historien admirablement informé, tout à fait scrupuleux et impartial, est le plus adroit et le plus fort plaidoyer en faveur de la Pologne contemporaine.

DERRIÈRE LE RIDEAU DE FER,

par G. Gautherot

Hachette, \$2.00

200 p. 1946.

Semblable ouvrage est d'une saisissante actualité. Il est précieux pour ceux qu'angoisse le chaos international dont la vérité seule nous aidera à sortir.

LA PLUS RICHE AUMÔNE,

par Robert Rumilly

L'Arbre, \$1.25

240 p. 1946.

La Société de Saint-Vincent-de-Paul au Canada. L'histoire de cette société déborde souvent de son cadre traditionnel pour se confondre avec l'histoire générale.

BIOGRAPHIES

LA BIENHEUREUSE ANNA-MARIA TAIGI,

par le Card. C. Salotti

Fides, \$1.25

290 p. portr. 1942.

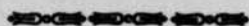
La biographie d'une servante de Dieu susceptible d'apprendre aux épouses et aux mères à se sanctifier au milieu des embarras de la vie, à sauvegarder la paix au foyer, à élever chrétiennement une famille.

POUR LES JEUNES

- TCHAO, fils du Ciel,
par René Buscat
(Toison d'or)
Alsatia, \$0.65
202 p. ill. 1945.
- CYRANO DE BERGERAC ET SES AMIS,
par A. de Montgon
(Vies aventureuses)
F. Nathan, \$1.25
192 p. ill. 1946.
- LE CHEF À L'OEIL-D'IVOIRE,
par Aimé Roche
(Signe de Piste)
Alsatia, \$0.90
190 p. ill. 1945.
- ANDICE ET-GUILLOT,
par H. Schutzenberger,
(Heures joyeuses)
L'Amitié-Fides, \$1.00
202 p. ill. 1946.
- LE GRAND MONSIEUR POUCKET,
par T. Trilby
(Pour les jeunes)
Flammarion, \$1.00
156 p. ill. 1941.
- LE GOUFFRE NOIR,
par Henry Sienkiewicz
(Aventures et Voyages)
F. Nathan, \$1.50 relié
288 p. ill. 1946.
- L'ÎLE AU TRÉSOR,
par R. L. Stevenson
(Oeuvres célèbres)
F. Nathan, \$1.50 relié
192 p. ill. 1946.
- LE DERNIER DES MOHICANS,
par Fenimore Cooper
(Oeuvres célèbres)
F. Nathan, \$1.50 relié
192 p. ill. 1946.
- LA FAMILLE GRENOUILLE,
par Albert Bolduc
Fides, \$0.75 relié
64 p. ill. 1944.
- LE FAUCON D'ÉRIC LE ROUGE,
par Katherine C. Coblentz
(Du Corsaire)
Presses-d'Île-de-France,
Fides, \$0.90
136 p. ill. 1947.

ÉDITIONS DE MAREDSOUS

Nouveautés



MARMION (Dom Columba), o.s.b.

PAROLES DE VIE EN MARGE DU MISSEL.

Nouvelle édition revue et augmentée.

500 pages, \$1.60

FACE A LA SOUFFRANCE.

Venez au Christ vous tous qui peinez.

262 pages, \$1.50

VANDEUR (Dom Eugène), o.s.b.

LA SAINTE MESSE. Notes sur sa liturgie.

334 pages, \$1.75

QUAND SE FAIT LOURDE NOTRE CROIX.

Méditations sur la passion selon S. Jean.

236 pages, \$1.35

VIE RELIGIEUSE ET SAINTE MESSE.

Mémento de retraite.

32 pages, \$0.15

ALZIN (Josse)

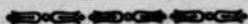
LE BRÉVIAIRE DU PÈLERIN.

Un « Propre du temps et des Saints » dans un style très neuf et fort imagé, un abrégé remarquable de l'année liturgique.

150 pages, \$3.25

Publications distribuées exclusivement au Canada par FIDES,
25 est, rue Saint-Jacques, Montréal-1, P.Q.

CINÉMA
Soirées de l'O.F.D.A.



- Le Carrefour des Enfants perdus
- Le Bal des Passants
- Paméla ou l'Énigme du Temple
- La Cage aux Rossignols et l'enfance délinquante
- Bifur 3
- PH contre Gestapo
- L'invité de la onzième heure
- Untel Père et Fils

environ 32 pages, ill. \$0.15 chacun

La plus belle collection de critique cinématographique illustrée
éditée à ce jour.

CINÉMA, ART NOUVEAU par André Ruszkowski
64 pages, illustrations, \$0.60

Appendice au Ciné-Guide, **FILMS FRANÇAIS**, production de 1939
à 1946. \$0.25

Supplément 1, **FILMS FRANÇAIS 1946**. \$0.10

Publications des Éditions Penser Vrai, distribuées exclusivement au
Canada par FIDES, 25 est, St-Jacques, MONTRÉAL.

ÉDITIONS DES LOISIRS

Paris

Claude Renaudy

L'OMBRE DE LA GLOIRE 160 pages, \$0.65

André Bruyère

ARIELLE EN EXODE 160 pages, \$0.65

M. d'Emprivat

ANNE-ROSE 176 pages, \$0.65

J. Toussaint-Samat

VAISSEAUX EN FLAMMES, 192 pages, \$0.75



LES ALBUMS ANIMÉS

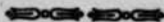
LE CHAT BOTTÉ

BLANCHE NEIGE

LE PETIT CHAPERON ROUGE

Albums cartonnés

dessins animés : \$1.25 chacun



Publications distribuées exclusivement au Canada par FIDES,
25 est, rue St-Jacques, Montréal, P.Q.

LES ARCHIVES DE FOLKLORE DU CANADA FRANÇAIS

Recueil semestriel de traditions françaises d'Amérique
dirigé par Luc Lacourcière

LES LÉGENDES

LES CROYANCES

LES MOEURS

LES ARTS POPULAIRES

LES CONTES

LES CHANSONS

- ➔ Une initiative de la chaire de folklore de l'université Laval.
- ➔ Une revue d'une présentation unique !
- ➔ Nombreux hors-texte dont 2 en couleurs, plusieurs illustrations, 36 dessins de mélodies.

COLLABORATEURS

Luc Lacourcière

Marius Barbeau

Félix-Antoine Savard

Madeleine Doyon

Archange Godbout

Jeannine Bélanger

Jacques Rousseau

Marie-Rose Turcot

François Brassard

Victor Tremblay

Rosette Renshaw

William Lucke

Marguerite Béclard-D'Harcourt



Le numéro, 204 pages.....\$3.00

L'abonnement (2 nos par an).....\$5.00

À l'étranger :

Le numéro.....\$3.50

L'abonnement (2 nos par an).....\$6.00

En vente à

25 est, rue Saint-Jacques
FIDES MONTRÉAL-1 PL. 8335

TABLE ALPHABÉTIQUE

des noms d'auteurs suivis du titre des ouvrages critiqués
et de la cote morale

- ACHARD (E.), *Les contes de l'Oiseau bleu*, 189.
- ACHARD (E.), *Les grands noms de l'histoire canadienne*, 190.
- ACHARD (E.), *Le Mississipi, père des eaux*, 190.
- BALZAC (H. de), *Le Médecin de campagne*, B, 172.
- BARABÉ (P.-H.), *Perfection*, 160.
- BARKER (Sir E.), *Winston Churchill*, 187.
- BELOT (R. de), *Le désastre de Pearl Harbor*, 181.
- BERNAGE (B.), *Mamie Soleil*, 173.
- BESSODES (J.-B.), *La Providence maternelle de Notre-Dame*, 157.
- BOISSEAU (L.), *Mois de Marie à Notre-Dame de la Salette*, 161.
- BON (Dr H.), *Les seize fusillés de Besançon*, 178.
- BROU (A.), *Notre Mère à tous, Marie*, 157.
- CAMI, *Krik-Robot, « détective-à-moteur »*, 174.
- CAMPIGNY (H. de), *L'occultisme pour tous*, M, 153.
- CARRIER (J.), *Le mariage*, 166.
- CHAIGNE (L.), *Histoire de Marie*, 158.
- CHARPENTIER (Abbé), *A la lumière de l'éternité*, 156.
- CHEVROT (Mgr), *L'Ave Maria*, 155.
- COITEUX (F.), *Les louanges à Marie*, 161.
- DELABAYS (J.), *La Destinée tragique d'un monarque pacifique*, 187.
- DERVALLIÈRE (J.), *Contes bleus*, 188.
- DERVALLIÈRE (J.), *Contes roses*, 188.
- ESTIENNE (Y.), *Actualité du message de N.-D. de la Salette*, 162.
- FOË (D. de), *Robinson Crusoe*, 188.
- GIDE (A.), *L'immoraliste*, M, 143.
- GIGNOUX (H.), *Jean Anouilh*, 170.
- GLORIEUX (Chan.), *Sois fier ouvrier*, 165.
- GOYETTE (Fr. E.), *Contes dorés*, 189.
- GOYETTE (Fr. E.), *Contes du charpentier Joseph*, 190.
- GUÉVREMONT (G.), *En pleine terre*, 180.
- HÉBERT (C.), *La Fête éternelle*, 179.
- JALABERT (P.), *La Provence et le Comté de Nice*, B?, 183.
- LAMARCHE (M.-A.), *La Vierge a visité la terre*, 163.
- LEBRUN (A.), *Fatima. Le voile se soulève...*, 163.
- MADRIGAL (M. et E.), *Initiation à l'espagnol*, 169.
- MARIE-EMMANUEL (Sr), *Marie de l'Incarnation*, 184.
- MERLAUD (A.), *Héros de la souffrance et de l'amour, Etienne Kaszap*, 184.
- *** *Mois de Marie de la médaille miraculeuse*, 164.
- MONARQUE (G.), *Un Général allemand au Canada, le baron F. A. von Riedesel*, 182.
- MONTMAJOUR (P.), *La Jeune Fille des lys*, 186.
- MOREAU (A.), *La Lumière des hommes*, 175.
- *** *Les principaux textes pontificaux récents, janv. 1945-jévr. 1946*, 165.
- QUINARD (C.), *Vie de la Vierge Marie*, 159.
- RAYMOND (S.), *Le bon Dieu et les tout-petits*, 188.
- REMARQUE (E.-M.), *Arc de triomphe*, M, 153.
- RICHAUD (Mgr), *Marie Notre-Dame*, 164.
- ROBIN (Dr G.), *Enfances perverses*, B?, 170.
- ROMAT (E.), *La guerre sous-marine en Atlantique*, 180.
- SCHNEIDER (R.), *Grandeur de Corneille et de son temps*, 171.
- SERGE (V.), *Les derniers temps*, M, 175.
- SERTILLANGES (A.-D.), *La Vie familiale, La vie heureuse, La Vie souffrante, Les Vies sacrifiées*, 167.
- SOLHAC (C.), *Belle-Neige*, 189.
- TESTIS (C.), *Anticomuniste ou communiste ?* 168.
- THARAX (Dr J.), *Les Trois Ages de la femme*, B?, 169.
- TREMBLAY (A.), *Traqués dans la Jungle*, 168.
- VILLENEUVE (Card.), *Le problème des lectures*, 155.
- VIOLLET (J.), *La loi chrétienne du mariage*, B, 166.
- *** *Les Vivants*, 177.

Pour vous préparer
à une carrière pleine d'avenir

Ecole de Bibliothécaires

DE L'UNIVERSITÉ DE MONTREAL

COURS D'ÉTÉ

- Ces cours se donnent à la Bibliothèque municipale, 1210 est, rue Sherbrooke, Montréal,
du 7 juillet au 16 août 1947,
tous les jours, du lundi au vendredi, de 9 heures à midi et trente, et de 2 heures et trente à 3 heures et trente ;
- et conduisent au diplôme technique de bibliothéconomie et de bibliographie à la fin de ces **six semaines.**

COURS DU JOUR

- Ces cours se donnent à la Bibliothèque municipale, tous les jours, du lundi au vendredi, de 9 heures à midi et de 3 heures à 6 heures (Date d'ouverture : 6 octobre 1947) ;
- et conduisent au baccalauréat en bibliothéconomie et en bibliographie après **un an** d'études.

COURS DU SAMEDI

- Ces cours se donnent à la Bibliothèque municipale, le samedi après-midi, de 2 heures à 5 heures (Date d'ouverture : 27 septembre 1947) ;
- et conduisent au diplôme technique de bibliothéconomie et de bibliographie après **deux ans** d'études.

Pour renseignements, prière de s'adresser au

SECRETARIAT DE L'ÉCOLE DE BIBLIOTHÉCAIRES,
Immeuble FIDES, suite 103

25 est, rue Saint-Jacques, Montréal-1, *PLateau 8335